



Les Fleurs du Néant

Tragédie grecque

De Eric Fernandez Léger

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation
publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr**

**Pour toutes questions, contactez-moi par mail :
frndzeric@gmail.com**

Les Fleurs du Néant

Tragédie grecque

De Eric Fernandez Léger

Préface

Ce qui hante ces pages n'est pas seulement le spectre de l'oubli, mais une aridité plus fondamentale, une silencieuse dévastation qui ronge le cœur même de notre existence : l'épuisement. "Les Fleurs du Néant" est une tragédie qui interroge la fragilité de la mémoire à l'aune d'une terre exsangue, une méditation sur les conséquences spirituelles et existentielles d'un monde qui consume ses propres fondations.

J'ai imaginé un royaume où la déesse Déméter, autrefois source de toute abondance, n'est plus qu'un murmure lointain, un souvenir effacé par la soif insatiable d'un progrès illusoire. Son absence n'est pas seulement une perte culturelle, elle est le signe tangible d'une rupture avec le cycle vital, d'une terre qui, privée de respect et de vénération, cesse de prodiguer ses dons. Les récoltes se meurent, les sources s'assèchent, et un vent stérile balaie les espoirs d'une prospérité durable.

Dans ce paysage désolé, Antheia se dresse comme une vestale d'un passé que l'on voudrait enterrer. Elle est la mémoire vivante

d'un lien organique avec une nature que l'on exploite jusqu'à la dernière goutte. Sa résistance n'est pas seulement un acte de piété envers une divinité oubliée, mais une protestation viscérale contre la dilapidation d'un héritage commun, d'un patrimoine vital qui s'amenuise jour après jour.

Thalos, le poète banni, prête sa voix à cette plainte silencieuse de la terre. Ses mots tentent de raviver la conscience d'une perte irréparable, de rappeler que la véritable richesse ne réside pas dans l'accumulation effrénée, mais dans l'harmonie fragile avec le monde qui nous porte.

Le roi Kalidès, figure emblématique d'une humanité aveuglée par sa propre arrogance, poursuit une quête de pouvoir fondée sur le déni de cette réalité. Son rêve d'un "avenir sans fruits ni racines" est la tragique illustration d'une civilisation qui se coupe de ses sources, qui sacrifie la pérennité au profit d'une illusion de grandeur éphémère.

Plus tard, la figure de Démétrios nous confronte à l'amertume des conquêtes dans un monde qui s'essouffle. Ses réflexions sur la futilité de la guerre résonnent avec la prise de conscience d'une finitude qui n'est plus seulement individuelle, mais qui menace l'ensemble de son monde. La grandeur des empires s'avère dérisoire face à la stérilité d'une terre épuisée.

"Les Fleurs du Néant" est ainsi une allégorie sombre de notre temps, une tentative de sonder les abîmes d'une crise écologique et spirituelle où la perte de la mémoire et l'épuisement des ressources sont intimement liés. J'ai cherché à explorer, à travers le prisme intemporel de la tragédie, les conséquences ultimes d'une déconnexion avec le vivant, d'une avidité qui consume jusqu'à son propre avenir.

Que ces quelques scènes soient une invitation à une introspection douloureuse, une prise de conscience de la fragilité de notre écosystème et de la nécessité urgente de renouer avec une sagesse ancestrale, avant que le néant que nous avons nous-mêmes engendré n'engloutisse les dernières fleurs de notre monde.

Eric Fernandez Léger

L'intrigue

Dans un royaume antique, autrefois fertile et béni par la déesse Déméter, un silence de mort s'installe. Le roi Kalidès, obsédé par un avenir qu'il imagine affranchi des "vieilles superstitions", a entrepris d'effacer toute trace du passé, y compris le souvenir de la divinité nourricière. Mais cette amnésie imposée a un coût terrible : la terre, privée de respect et de son lien spirituel, se stérilise. Les récoltes se meurent, les sources s'assèchent, et une famine silencieuse ronge le peuple.

Au milieu de cette désolation, Antheia, dernière gardienne de la mémoire de Déméter, refuse de laisser l'oubli consumer la vérité. Pour elle, la perte du souvenir de la déesse est intrinsèquement liée à l'épuisement de la terre. Elle murmure les anciens chants, se souvient des rites oubliés, tentant de réveiller une conscience endormie. À ses côtés, Thalos, un poète exilé revenant sur sa terre natale, est frappé par la désolation. Il voit dans la stérilité des champs le reflet de la stérilité de l'âme d'un peuple qui a renié ses racines.

Leur rencontre est une étincelle d'espoir fragile. Ensemble, ils tentent de rallier les esprits, de rappeler que la prospérité ne peut se construire sur le déni du passé et l'exploitation sans limite des ressources naturelles. Mais le pouvoir de Kalidès est immense, et son rêve d'un avenir moderne, fondé sur l'oubli et l'ignorance des cycles naturels, semble inexorable.

Au fil de la tragédie, la question se pose avec une acuité croissante : peut-on réellement bâtir un avenir florissant sur une terre épuisée, sur une mémoire effacée ? Les personnages, pris dans la tourmente de ce conflit entre la préservation du souvenir et la marche forcée vers un progrès destructeur, devront faire des choix déchirants. La pièce explore ainsi la relation intrinsèque entre la mémoire culturelle et la santé de notre environnement, soulignant la tragédie d'une civilisation qui, en oubliant son lien sacré avec la terre, court à sa propre perte. "Les Fleurs du Néant" est une méditation poignante sur le prix de l'oubli et la nécessité urgente de renouer avec une sagesse ancestrale, avant que la terre elle-même ne devienne un désert.

Personnages

Antheia : Gardienne de la mémoire de Déméter et du passé oublié. Résistante à l'oubli.

Thalos : Poète exilé, témoin de la désolation, cherche à raviver la mémoire.

Roi Kalidès : Tyran qui veut effacer le passé pour un "nouvel avenir". Responsable de la stérilité.

Chœur : Voix du peuple, initialement plaintif, évolue vers la conscience.

Démétrios : Figure tardive car confrontée au poids de l'héritage et à la futilité de la guerre dans un monde en déclin.

Agonès : Émissaire du roi, représentant du pouvoir pragmatique et destructeur.

Éphraïm : Conseiller de Démétrios, voix de la sagesse stoïque face à la souffrance.

Théron : Autre conseiller de Démétrios, prône l'action et la grandeur héroïque.

Mégaron : Figure énigmatique de la fin, incarnation de la justice ou du destin.

Décor : les ruines du temple de Déméter. Colonne brisée, herbes folles, autel abandonné. Aube. Silence. Antheia entre seule, portant une torche vacillante. Elle s'arrête face à l'autel. Long silence.

ANTHEIA

Où sont passés les chants ? Où sont les voix d'hier ?

Tout dort. Tout s'est figé dans un sommeil de pierre.

Le vent n'a plus d'odeur, la lumière vacille,

Et les dieux endormis rêvent d'une autre ville.

Moi seule je suis là, vestale sans destin,

Ombre d'un monde éteint marchant à contre-main.

La terre ne répond ni à l'huile ni au blé,

Et l'homme, pour survivre, a dû tout oublier.

J'ai vu les moissons mortes, j'ai vu les puits tarir,

Et les enfants d'Hellas, trop las même pour fuir,

Creuser dans la poussière à la place des tombes

Et vendre leur sommeil à des puissances sombres.

Déméter, mère antique aux bras pleins de saisons,

Ils t'ont trahie pour l'or, le plomb, la déraison.

Ils ont brisé ton joug, ton soc, ton pur silence,

Et semé la conquête à la place de l'enfance.

Mais moi, je te demeure, ô déesse enfouie,

Moi, fille sans époux, sans lignée, sans patrie,

J'allume ce flambeau sur ton seuil effacé
Et je t'invoque encore, même si tu te tais.

Elle lève la torche. Entre Thalos, vêtu en simple voyageur, le visage durci par l'exil. Il s'arrête, comme saisi.

THALOS

Je croyais ne plus voir que des ruines muettes,
Des pierres à genoux, la mémoire en défaite.
Mais voici qu'une voix, douce et brûlante encore,
Monte comme un soupir du tréfonds des aurores.

Antheia ? Est-ce toi, survivante des songes ?
Ou bien un pur reflet qu'au matin je prolonge ?
Tu chantes à genoux dans ce désert stérile
Comme on prie un espoir que la cendre exile.

ANTHEIA

Thalos... Fils du vent. Exilé volontaire.
Qu'as-tu donc fait du monde en quittant notre terre ?

THALOS

Je l'ai porté partout : il saigne dans mes pas.
Mais nul ailleurs ne guérit ce qu'on laisse en bas.
Je suis revenu, las, pour mourir où je naquis,
Mais je trouve au désert un chant que je bénis.

ANTHEIA

Tu arrives trop tard. La ville est aux ténèbres.
On ensevelit l'âme et l'on dresse les guêbres.
Le roi veut un avenir sans fruits ni racines,
Un royaume sans dieux, sans femmes ni collines.

THALOS

Il gouverne par peur, il bétonne le sol.
Il fait taire les dieux et bâtit sur le dol.
Mais toi ? Que fais-tu là, quand l'oubli nous enserre ?
Pourquoi semer encore sur une terre amère ?

ANTHEIA

Parce que je suis femme, et que je porte en moi
Un secret plus ancien que leurs pactes de roi.
Je suis la voix du seuil, la mémoire du grain,
La cendre qui attend de redevenir pain.

Tant qu'une voix s'élève, tant qu'un bras s'incline
Vers l'autel déserté, tout n'est pas ruine.
Je suis le contrepoids à leur force inhumaine :
Ce qui pousse en silence résiste à leur chaîne.

THALOS

Mais s'ils t'entendent, ils viendront t'éteindre.
Le roi hait ta ferveur. Il va te faire craindre.
Déjà les murs parlent. Déjà ton nom s'efface.

Les prêtres te renient. Tu es jugée fallace.

ANTHEIA

Qu'ils viennent. Je n'ai peur ni des fers ni du feu.

Celui qui porte en lui un monde ancien et pieux

Est plus fort que l'épée, plus dense que l'écume.

La flamme du silence un jour les résume.

THALOS

Tu es seule, Antheia. Et moi je suis brisé.

J'ai fui l'ombre du trône, j'ai trahi mon passé.

Mais si tu restes là, comme un cœur qu'on lapide,

Alors je reste aussi. Je serai ton Euripide.

ANTHEIA

Tu n'as rien à prouver. Tu es déjà témoin.

Retiens seulement ceci : même seul, on est loin.

Le moindre chant porté par le souffle des feuilles

Peut un jour ressusciter l'arbre et la corneille.

Une cloche lointaine sonne. Lumière changeante. Des silhouettes furtives passent en fond de scène — des citoyens en loques, qui écoutent sans intervenir.

THALOS (regardant vers l'ombre)

Le peuple a faim. Il croit au pouvoir et au pain.

Mais il souffre en silence, et tend toujours la main.

ANTHEIA (haut)

Alors qu'il entende. Qu'il entende au matin
Ce chant, ce dernier chant qui rompt le parchemin.
Je ne suis pas prophète, je ne suis pas martyr,
Mais la flamme d'un blé qui refuse de périr.

Silence. Elle lève la torche. Lentement, elle trace un cercle au sol.

ANTHEIA

Ici je fais offrande aux forces oubliées.
Qu'ils me bannissent donc. Qu'ils m'ensevelissent.
Ce feu ne brûle pas pour nourrir la fumée,
Mais pour dire à demain que le cœur résiste.

Elle s'agenouille. Le vent se lève légèrement. Le chœur entre lentement depuis les coulisses, vêtus de voiles sombres.

Le chœur entre en procession lente, accompagné d'un battement grave sur un tambour antique. Des torches sont posées au sol. Le silence règne. Puis une première voix s'élève, comme un souffle venu du fond des âges.

CHŒUR 1

O sol d'Hellas, mille fois retourné,
Berceau des dieux et des songes oubliés,
Tes veines d'argile pleurent en secret
Le nom des morts qu'on ne grave plus.

CHŒUR 2

Les champs sont muets, la mer se retire,
Et les collines chantent un hymne sans voix.
Où sont passés les poètes, les témoins, les sages ?
Même l'écho fuit les murs de marbre.

CHŒUR 3

Il fut un temps où l'on tressait les lauriers,
Où les vieillards veillaient la mémoire des héros,
Mais le roi a dit : « Cela n'a pas existé. »
Et la cité s'est couchée devant l'oubli.

CHŒUR 4

Chaque pierre qu'il retourne est une tombe niée.
Chaque décret efface un nom, un combat,
Et nous, derniers porteurs du souvenir,
Nous marchons courbés sous le poids de l'effacement.

CHŒUR ENSEMBLE

Antheia ! Antheia !
Voix têtue des sources muettes,
Tu t'avances comme l'herbe entre les dalles,
Tu parles aux absents comme s'ils répondaient encore.

CHŒUR 1

Ton chant perce les nuits les plus denses.
Il est fait de récits interdits,
De gestes transmis à voix basse,
De noms gravés dans la main et non sur la pierre.

CHŒUR 2

Mais que peut la mémoire contre les armées du roi ?
Contre les scribes qui réécrivent l'histoire ?
Ils t'appellent folle, rebelle, impie.
Ils t'accusent d'empoisonner le pain des enfants.

CHŒUR 3

Et pourtant, tu reviens chaque nuit,
Tu éclaires les murs peints d'oubli,
Tu murmures au peuple ses propres origines,
Comme une prêtresse sans temple ni oracle.

CHŒUR 4

Dis-nous, Antheia, que vois-tu dans le ciel que nous ne voyons plus ?
Un signe ? Une colère ? Une étoile morte ?
Parles-tu avec les morts, ou les fais-tu renaître ?
Dis-le, car nous avons peur,
Et la peur fait taire les plus justes.

CHŒUR 1

Le roi construit des arches sans passé,
Des places sans mémoire, des lois sans racine.
Il veut laver la cité de son histoire
Comme on lave un corps souillé de honte.

CHŒUR 2

Mais la honte est dans l'oubli, non dans la trace.
Chaque ruine effacée crie dans notre sommeil,
Et le silence s'accumule, pierre sur pierre,
Jusqu'à devenir montagne de mensonge.

CHŒUR 3

Tu n'es qu'une femme, disent-ils —
Mais dans ta bouche, la parole des anciens se réveille.
Tu n'as pas d'autel, mais ta mémoire est flamme.
Tu n'as pas d'armée, mais ton chant fend les murailles.

CHŒUR 4

Tu es le dernier feu sous la cendre,
La dernière veilleuse dans la nuit du pouvoir.
Mais déjà le vent t'entoure,
Et la cité frémit, entre peur et espérance.

CHŒUR ENSEMBLE

Que fera-t-on de toi, Antheia ?

T'offrira-t-on aux dieux ou aux bourreaux ?

Te suivra-t-on jusqu'au bûcher ou jusqu'au temple ?

La foule attend, muette.

Le roi te guette, inquiet.

Et nous, nous tremblons —

Non de ton chant, mais de ce qu'il réveille.

Silence. La torche d'Antheia s'allume lentement. Le chœur s'agenouille ou s'immobilise autour d'elle. Musique grave, transition vers l'épisode.

Décor : La place publique de la cité, dévastée par des réformes récentes. Une stèle renversée, une colonne brisée, un platane centenaire mutilé. Antheia est seule, agenouillée, la tête baissée. Elle parle à la pierre, à la mémoire. Le vent se fait entendre. Peu à peu, Agonès, l'émissaire du roi Kalidès, entre avec deux gardes.

ANTHEIA

O vous, qui avez vécu avant nous,

Dans la chaleur de l'été, sous le ciel de Thasos,

Et qui reposez sous les pierres des héros,

Je viens, moi, la fille des oubliés,

Chercher des traces parmi les décombres.

Ne me laissez pas, ne m'oubliez pas,

Dites-moi encore ce que nul ne veut entendre.

Un dernier murmure, un dernier soupir

Avant que la mémoire ne meure dans l'ombre.

(Elle se relève et s'approche de la stèle tombée)

ANTHEIA

Celle-ci, je le sais, portait le nom d'Astérian,
Un homme tombé sous les murs de Thasos,
Fouillant la mer d'orient à la recherche de la liberté.
Vous l'avez oublié. Le roi a effacé son nom.
Mais je le vois. Je le vois encore, dans la brume du passé.
Les pierres, elles, ne peuvent oublier.
Elles murmurent encore.
Écoutez-les.

Antheia se tait, regardant intensément la stèle. Un bruit de pas se fait entendre. Agonès et ses gardes entrent.

AGONÈS (bref, autoritaire)

Assez !

Qu'est-ce qui te prend, toi, à quémander l'oubli des hommes ?

Ce n'est pas la mémoire qui fait avancer la cité,

Mais l'action.

Tu parles de pierres. De noms.

Mais la poussière s'est emparée de tout cela.

Tu parles de sangs versés pour la liberté

Mais les dieux ont tourné la page,

Et l'histoire est aujourd'hui faite de décrets,

De lois, de constructions.

ANTHEIA (avec une calme ironie)

La mémoire, toi, tu l'ignores,
Et pourtant, c'est elle qui fait l'homme.
Le sang des héros, celui d'Astérian,
N'a jamais cessé de couler dans cette terre.
Les décrets passent, et les statues se dressent,
Mais la mémoire, elle, persiste.
Laisse-la crier. Elle ne se tait jamais.
Elle trouve toujours un chemin pour se rappeler.

AGONÈS

L'histoire est construite par ceux qui agissent,
Par ceux qui façonnent l'avenir,
Par ceux qui bâtissent des murs et des temples,
Pas par ceux qui pleurent sur les ruines.
Les morts ne peuvent plus changer ce qui est.
Le roi Kalidès le sait, et il te l'a dit :
Si tu continues à nourrir cette rébellion de la mémoire,
La cité n'aura d'autre choix que de t'oublier.
Et cette fois, pas même les pierres ne te sauveront.

ANTHEIA (avec force, presque un cri)

Tu parles comme l'écho d'un tyran !
Es-tu devenu l'esclave de Kalidès, toi aussi ?
Tu parles de murs, de statues, de lois,
Mais toi, tu oublies.
Tu oublies ceux qui ont sacrifié pour cette cité.
Le héros Thraséas, qui mourut sous les murs de Delphes,

N'a pas vu son nom effacé,
Mais tu veux effacer le nôtre,
Celui d'Astérian, celui des héros oubliés.
Et tu crois que la cité pourra avancer ainsi,
Sans mémoire, sans ces sacrifices ?
Elle périra dans l'oubli.

AGONÈS

Ton discours est celui des malheureux, des lâches,
Ceux qui ne voient que le passé,
Et qui ne comprennent pas que la cité doit se redresser.
Mais il faut savoir sacrifier l'ombre de ce qui fut
Pour bâtir une lumière nouvelle !
Les décrets du roi sont justes !
Les statues qu'il érige ne sont pas le signe de l'oubli,
Mais du respect des nouveaux dieux,
De l'ordre, de la prospérité !

ANTHEIA

(toujours calme, mais avec une tristesse profonde)
Respect des nouveaux dieux...
Mais il faut les nommer.
Les nouveaux dieux, ce sont des figures de cire,
Des ombres qui brûlent,
Mais qui laissent derrière elles un peuple sans visages.
Es-tu un homme ou un automate, Agonès ?
Un homme, tu dois savoir que l'homme vit de ce qu'il garde,

Pas de ce qu'il efface.

Je te le dis, et je le répète :

La mémoire seule sauvera la cité.

Tu crois tuer le souvenir, mais il te hantera.

Comme Antigone, qui défia la loi de Créon,

Comme Socrate, qui but le poison pour la vérité.

Tu crois bâtir une cité sans passé ?

Alors regarde, regarde bien.

Le vide s'installe. Le silence est plus lourd que tout.

AGONÈS (éclatant)

Tu prétends être une voix des anciens,

Mais tu ne fais que troubler les âmes.

L'histoire a choisi son camp,

Et toi, tu n'es qu'une ombre dans le vent.

Les dieux qui nous dirigent aujourd'hui sont plus puissants

Que tous ceux qui nous ont précédés.

Kalidès est le fils des nouveaux dieux,

Il porte en lui la promesse de l'avenir,

L'ère de la lumière.

Ne l'oublie pas. Si tu t'obstines,

Tu tomberas dans l'oubli,

Comme ceux que tu pleures.

Et ce n'est pas moi, ni lui, ni même les pierres

Qui t'épargnerons.

Il se tourne pour partir. Antheia se relève lentement, son regard se fait plus grave.

ANTHEIA

Tu veux faire de moi une ombre.
Mais je serai la lumière dans cette nuit.
Et même si Kalidès me fait taire,
Mon nom passera dans le vent,
Car ce n'est pas lui qui décide.
Je serai là, dans chaque ruine,
Dans chaque souffle de ce peuple qui souffre.
Même si tu veux m'effacer,
Je serai là, encore, vivante dans chaque syllabe.
Souviens-toi de cela, Agonès,
Souviens-toi quand les pierres te parleront.

Agonès fait un geste de dédain et sort avec ses gardes, tandis qu'Antheia reste immobile, les bras tendus vers la stèle brisée, comme si elle attendait une réponse des morts.

Le chœur fait son entrée, solennel, presque en procession. Chaque membre semble porter un poids invisible, un fardeau du passé, une mémoire collective qu'il cherche à préserver. Les mouvements sont lents et mesurés, comme s'ils se hâtaient de rendre hommage aux ancêtres qui les ont précédés.

CHŒUR

O vous qui marchez sur la terre des ancêtres,
Sous le ciel lourd de promesses brisées,

Écoutez ! Écoutez la voix des pierres et des vents,
Car elles n'ont jamais cessé de parler,
Mais leurs paroles ont été murmurées dans le silence des siècles.
Les dieux nous ont dit qu'aucun vent ne brise l'histoire,
Que rien ne peut effacer ce qui a été gravé dans le sang et la terre.
Et pourtant, l'oubli rôde sur nos pas,
Et les hommes, ivres de leur soif d'avenir, oublient ce qu'ils ont hérité.

Le chœur se rassemble en un cercle plus serré, comme pour symboliser l'unité du peuple, mais aussi la fragilité de cette unité face aux forces de l'oubli.

Qui parmi nous a encore mémoire de la gloire d'autrefois ?
Qui sait combien de luttes, combien de souffrances,
Ont forgé les fondations de cette cité ?
N'est-ce pas le sang de héros qui coule encore dans ses rues ?
Ne sommes-nous pas les enfants des sacrifices ?
Ne devons-nous pas chérir les cendres de ceux qui nous ont précédés ?
Que serait cette terre sans la sagesse de ceux qui ont tracé nos voies ?
Que serait cette cité sans les mains qui ont construit ses murs,
Sans les cœurs qui ont sacrifié leur vie pour que nous vivions ?

CHŒUR (Ensemble, en chœur, la voix plus forte, comme une révélation de l'évidence tragique)

Les héros sont tombés,
Mais leurs ombres rôdent encore sur cette terre.

Loin des lauriers et des festins,
Ils reposent dans les ténèbres, oubliés des vivants.
Est-ce là le prix de la gloire ?
Est-ce là le sort de ceux qui ont tout donné,
Pour que d'autres, plus jeunes, plus avides,
Fassent de leurs sacrifices des légendes ?

(Le chœur fait une pause, comme pour laisser le poids des mots se diffuser dans l'air. Puis, ils poursuivent, l'unité de leur voix se faisant plus grave, plus solennelle.)

Mais n'est-ce pas là la leçon des dieux ?
N'est-ce pas ce qu'ils nous enseignent dans leurs rires et leurs silences ?
Les enfants des hommes oublient, mais les dieux ne l'oublient jamais.
Chaque génération qui s'élève sous la clarté du jour
Doit prendre garde à ne pas balayer le passé sous le tapis de l'indifférence.
Car tout ce qui a été fait, tout ce qui a été souffert,
N'est pas perdu dans le vent.
Il persiste dans les pierres des temples,
Dans les racines des arbres sacrés,
Dans les cendres des foyers sacrifiés.
Ce qui fut est toujours, et ce qui fut sera toujours,
Dans l'ombre des ancêtres et la lumière des étoiles.

CHŒUR (Ensemble, avec plus de force, comme s'ils s'adressaient à la fois aux vivants et aux dieux)

Héros, disons-nous ! Ceux qui ont péri pour leur cité,
N'ont-ils pas mérité plus que l'oubli ?
Ils ont bâti des murailles, semé des champs,
Ils ont combattu la guerre, enduré la peste,
Et offert leur sang pour un avenir qu'ils ne verront pas.
Et voilà que leurs noms sont effacés, leurs histoires oubliées !
Comment leurs descendants peuvent-ils continuer sans se
souvenir ?
Ne sont-ils pas eux aussi des témoins de ce sacrifice ?

(Le chœur commence à se déplacer lentement, dans une spirale
comme pour symboliser la rotation du temps, des siècles qui
s'écoulent sans fin.)

Ne sommes-nous pas, nous aussi,
Enchaînés à la roue du destin,
Pris dans l'engrenage de l'histoire ?
Car même ceux qui cherchent à effacer le passé,
N'échappent jamais totalement à ses chaînes.
Le sang des ancêtres coule en nos veines,
Leurs rêves sont en nous, leurs souffrances aussi.
Nous ne pouvons fuir, nous ne pouvons oublier.
Et pourtant, c'est ce que font les hommes :
Ils effacent, ils oublient,
Ils se lancent dans des combats sans fin,
Dans des guerres sans sens,
Jusqu'à ce qu'ils se retrouvent, un jour,
Face à l'abîme de leur propre oubli.

CHŒUR (Plus intensément, presque une exhortation)

O, Antheia, toi qui fais face à l'oubli,

Nous implorons la clarté de ton regard.

Ouvre les yeux des hommes, montre-leur

Que ce qu'ils cherchent à effacer

Est inscrit dans les cieux,

Dans les racines de cette terre,

Dans la mémoire du vent qui ne s'éteint jamais.

Les sacrifices ne s'effacent pas,

Et ceux qui se lèvent sur les cendres des morts

Sont destinés à répéter les erreurs des générations passées.

(Le chœur marque une pause, avant de conclure dans un ton de plus en plus solennel et pénétrant, comme une prédiction, un avertissement fatal)

Ô peuple, peuple des vivants et des morts,

Réveillez-vous ! Ne permettez pas à l'oubli de vous engloutir !

Car dans la mer des âges, l'histoire est un courant sans fin.

Ceux qui ne s'y enracinent pas,

Ceux qui se détournent de la mémoire,

Finiront engloutis dans les ténèbres du temps.

Car le cycle des souffrances ne connaît de fin

Que dans le souvenir de ceux qui ont souffert avant nous.

Le chœur s'éloigne lentement, chaque membre comme porté par un poids invisible, la voix devenant plus faible, mais jamais éteinte.

Le chœur se retire lentement après le stasimon. La scène est baignée d'une lumière tamisée. Un silence lourd s'installe. Démétrios, vêtu de sa tunique de guerre, entre sur scène. Son regard est sombre, son pas lourd. Il est accablé, torturé par des pensées contradictoires. Derrière lui, Éphraïm, son conseiller âgé, l'accompagne. Il le suit avec une attention silencieuse, bien conscient du poids qui pèse sur le jeune prince. Ils s'arrêtent au centre de la scène. Démétrios regarde fixement le sol, son esprit visiblement ailleurs. Il semble sur le point de parler, mais une hésitation le retient.

DEMETRIOS

Je suis un fardeau, Éphraïm.

Le poids d'un nom que je n'ai pas choisi,

D'un héritage que je ne désire pas.

Le fils d'un héros, d'un sacrifié, d'un vainqueur...

Mais moi, que suis-je, sinon un simple homme ?

Je marche dans les pas des géants,

Mais mes pas résonnent dans le vide.

(Il s'assoit brusquement sur un banc, la tête dans les mains. Il se redresse ensuite, son regard empli de fureur.)

DEMETRIOS

Éphraïm, regarde ce que nous sommes devenus.

La guerre a tout pris. Les hommes se battent pour un nom,

Pour une gloire qui n'existe que dans les paroles des vieillards.

Que sont les héritiers d'une guerre ?

Des ombres. Des échos de batailles qu'ils n'ont jamais menées,

Des statues qui ont oublié le sang des sacrifices.

Les dieux nous ont condamnés, Éphraïm.

Nous sommes pris dans un cycle dont nous ne sortirons jamais.

Éphraïm, d'un geste calme, lève la main, puis se penche légèrement en avant pour répondre. Son regard est paisible, mais ses mots sont empreints d'une sagesse profonde.

ÉPHRAÏM

Tu te trompes, mon prince. La souffrance que tu ressens

N'est pas la malédiction des dieux.

Elle est la condition même de l'humanité.

Les dieux nous donnent des épreuves,

Mais ce sont nos choix qui déterminent la force de notre âme.

Les sacrifices ne sont pas une malédiction, Démétrios,

Mais une chance.

Ils nous élèvent, nous forgent, et nous poussent à nous dépasser.

Celui qui fuit la souffrance fuit son propre destin.

La grandeur ne s'acquiert pas sans douleur.

C'est la douleur qui purifie l'esprit et l'âme,

Elle nous transforme en ce que nous devons être.

Démétrios se lève brusquement, ses yeux pleins de colère et de confusion. Il semble prêt à répliquer, mais sa voix tremble de doute.

DEMETRIOS (hurlant)

Et quel genre de grandeur, Éphraïm ?
La grandeur des tyrans ? Des hommes qui écrasent les autres
Sous le poids de leurs ambitions dévorantes ?
Regarde autour de nous !
Les sacrifices ne sont qu'une façade.
Nous sacrifions pour quoi ? Pour qui ?
Les dieux nous regardent et nous disent que nous devons souffrir,
Mais à quoi cela sert-il, si tout est sans fin, sans lumière ?
Ce cycle est une farce, Éphraïm. Un cirque sans fin où les
spectateurs sont les premiers à mourir.

Éphraïm s'approche lentement de lui, posant une main sur son
épaule avec douceur, mais fermeté. Il s'assoit près de lui.

ÉPHRAÏM

La souffrance, Démétrios, ne vient pas de la gloire des dieux.
Elle vient de notre cœur.
Ce sont les hommes qui décident de leur souffrance.
Ce ne sont pas les dieux qui nous imposent une fin misérable,
Mais nous qui choisissons de les suivre aveuglément.
La véritable souffrance, c'est de vivre sans but, sans honneur,
Sans se battre pour quelque chose de plus grand que soi.
Les dieux ne nous imposent pas la douleur,
Ils nous montrent simplement ce que nous devons surmonter.
Et c'est dans cette épreuve que nous trouvons notre force.

Un lourd silence s'installe. Démétrios, frappé par les paroles d'Éphraïm, semble chercher une réponse. Il marche lentement en avant, son regard plongé dans le vide.

DEMETRIOS (presque pour lui-même)

Les hommes qui ont tout sacrifié,

Ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient, vraiment ?

Les dieux sont-ils si loin de nous, Éphraïm ?

Ou bien sont-ils juste là, dans chaque souffle, chaque décision ?

La souffrance que tu prônes, elle est-elle suffisante pour justifier

Le sang versé dans cette guerre ?

Car, dis-moi, Éphraïm, ce sang est-il pur ?

Est-il pur de toute corruption ?

Éphraïm prend une longue inspiration et se lève avec majesté, son visage se durcissant sous le poids de la sagesse qu'il doit transmettre. Il regarde Démétrios dans les yeux.

ÉPHRAÏM (avec autorité)

Il n'est pas question de pureté, Démétrios,

Mais de ce que nous choisissons d'en faire.

La guerre, la douleur, le sacrifice... ce ne sont pas des fins en soi,

Mais des étapes d'un voyage.

Le sang versé, aussi pur soit-il, n'est qu'un moyen pour atteindre un but plus noble.

La guerre n'est pas la fin, mais le commencement d'une nouvelle ère,

Et la souffrance, elle, est le pont que nous devons franchir.

Regarde autour de toi.

Les hommes qui ont traversé ces épreuves

Ont marqué l'histoire.

Ce sont eux qui ont appris à transformer la douleur en sagesse,

La souffrance en victoire.

Et toi, Démétrios, tu as ce pouvoir.

(Il fait une pause longue, son regard se posant sur Démétrios, comme s'il attendait une prise de conscience.)

ÉPHRAÏM (doucement)

Tu n'es pas seul, Démétrios.

Les dieux ne nous laissent jamais seuls dans nos luttes.

Ce que tu ressens n'est pas l'abandon,

C'est la préparation à ce qui vient.

Le sacrifice ne se fait pas dans l'oubli, mais dans la clarté.

Et c'est à toi de décider de ce que tu feras de ce fardeau.

Démétrios se tourne lentement vers Éphraïm, une lueur de compréhension dans les yeux. Il semble à la fois plus apaisé et plus troublé.

Démétrios (d'un ton plus calme, mais marqué par une profonde réflexion)

Je dois trouver un sens dans ce sacrifice...

Mais... comment faire cela, Éphraïm ?

Les hommes sont déjà perdus dans leur propre douleur.

Les dieux n'ont-ils pas aussi abandonné cette cité

Dans la quête de leurs désirs insatiables ?

Théron, l'homme d'action et de conviction, entre à ce moment-là. Il observe la scène en silence, son regard autoritaire et son port majestueux immédiatement perceptibles. Il s'avance avec détermination, prêt à défendre sa vision des choses.

THERON (d'une voix puissante)

Que dis-tu là, Démétrios ?

Crois-tu que les dieux nous abandonnent ?

Ils n'ont pas de cœur, Démétrios ! Ils sont l'ordre,

Ils sont la règle de ce monde.

Et si nous devons sacrifier, nous devons le faire

Non pas dans la douleur, mais dans la certitude de notre devoir.

Notre héritage, nos ancêtres, tout cela nous appelle à l'action.

La souffrance n'est pas un fardeau, c'est un chemin.

Un chemin vers la grandeur.

Démétrios se tourne vers lui, le défi dans le regard.

DEMETRIOS (d'un ton défiant, presque accablé)

La grandeur des hommes ?

Ou la grandeur des tyrans ?

Sont-ils si différents, en fin de compte ?

La scène reste plongée dans un silence lourd, entrecoupé de soupirs et de réflexions. Le chœur, qui a observé la scène, reprend lentement sa place sur scène. Les regards sont tournés vers

Démétrios, Éphraïm et Théron, comme si la tension dans l'air était palpable, prête à exploser.

CHŒUR (chantant, mais d'un ton grave et solennel)

Écoutez ! Écoutez les échos du sang versé,

Les voix de ceux qui ont sombré dans la tourmente,

Le souffle des ancêtres qui demandent des réponses.

Faut-il courir vers la lumière de la guerre,

Ou se perdre dans les ténèbres du doute ?

Le destin est une mer sans fin,

Les vagues se brisent sur les rochers du cœur.

Mais les dieux ne sont-ils pas aussi les maîtres de nos âmes ?

Que valent les paroles de l'homme face à la volonté des cieux ?

Le chœur se tait, laissant les mots résonner dans l'espace. La scène devient plus calme, plus introspective. Démétrios fait un pas en avant, son regard plus intense, plus déterminé. Il s'adresse maintenant à Éphraïm et Théron avec une urgence nouvelle, comme s'il avait trouvé une force intérieure. Ses mots sont plus fermes, mais aussi teintés de la douleur qui l'habite.

DEMETRIOS (avec une clarté nouvelle)

Je vous ai écoutés, vous et vos sages discours,

Mais à ce moment précis, dans ce silence,

Je ne vois qu'une seule vérité :

La souffrance n'est pas une leçon, ni un chemin sacré,

C'est une malédiction.

Elle nous pousse à renoncer à tout,

À sacrifier jusqu'à l'essence même de notre être.
Les hommes cherchent la gloire,
Mais ils oublient que la gloire, elle, se nourrit de nos douleurs.
Elle ne naît que de l'écrasement des âmes sous son poids.
Alors, dites-moi, Éphraïm, Théron,
Qu'y a-t-il de noble dans ce fardeau ?

Éphraïm s'avance lentement, mais cette fois-ci, son visage est marqué par un mélange de compassion et de gravité. Il semble comprendre la profondeur du tourment de Démétrios, mais il sait que ce dernier doit affronter la vérité.

ÉPHRAÏM (doucement, mais avec fermeté)

Ce que tu nommes malédiction, Démétrios,
est la grande épreuve qui attend tous les hommes.
La gloire et la souffrance ne sont pas dissociées.
Les dieux ne nous infligent pas la douleur,
Ils nous donnent l'opportunité de la surmonter.
Il est vrai que le sacrifice est un fardeau,
Mais il n'est pas là pour nous écraser.
Il est là pour révéler ce que nous sommes véritablement.
Ce que tu appelles malédiction, mon prince,
C'est le chemin que tous les grands hommes doivent emprunter,
Celui où l'âme se forge et se purifie.
Mais la question est : Es-tu prêt à sacrifier tout ce que tu as
Pour devenir celui que les dieux attendent de toi ?

Démétrios détourne le regard, les lèvres serrées, semblant lutter contre la vérité de ces mots. La douleur dans ses yeux est palpable. Il regarde Éphraïm, mais son regard se perd dans l'infini, comme s'il cherchait une réponse au-delà de la scène.

DEMETRIOS (dans un murmure, presque à lui-même)

Je suis las, Éphraïm.

Las de ce poids qui m'écrase,

Las des attentes qui ne cessent d'alourdir mes pas.

Ce poids ne m'élève pas, il m'étouffe.

Les dieux, les hommes, la gloire, tout cela me semble futile.

Pourquoi nous battre pour une gloire qui ne dure pas ?

Pourquoi chercher une victoire quand tout ce qui en découle,

C'est la perte de soi, de son essence,

De ce que l'on aurait pu être sans ce fardeau ?

Il s'éloigne lentement, ses pas lourds résonnant dans le silence de la scène. La tension monte encore, comme si l'air était devenu plus épais, plus lourd de questionnements. Théron, observant la scène avec une arrogance tranquille, intervient avec force.

THERON (d'un ton autoritaire, presque défiant)

Tu t'égares, prince.

Les dieux n'attendent pas de nous que nous nous perdions dans les tourments.

Ils attendent que nous agissions, que nous prouvions notre valeur.

La souffrance est une épreuve, mais elle est aussi un choix.

Un choix que tu dois faire maintenant.

Es-tu prêt à porter l'héritage des tiens ?

Ou vas-tu fuir et devenir une ombre parmi les ombres ?

Car, crois-moi, Démétrios,

L'ombre est le seul destin de ceux qui ne luttent pas.

L'héritage n'est pas une malédiction.

Il est un sceau de grandeur. Et c'est dans cette grandeur que tu trouveras la liberté.

Mais si tu choisis de l'abandonner,

Tu deviendras une victime de tes propres peurs.

Le silence retombe sur la scène, lourd et pesant. Démétrios se retourne enfin, son regard brûlant de défi. Il se rapproche de Théron, les yeux en feu, prêt à répondre.

DEMETRIOS (d'un ton glacé, mais empreint de défi)

Je ne suis pas une ombre, Théron.

Et je ne crains pas les ténèbres,

Je crains de devenir ce que vous voulez faire de moi.

Un simple outil. Un pion dans un jeu que je ne maîtrise pas.

Les dieux peuvent réclamer leur sacrifice,

Mais ce sacrifice sera le mien, et non celui de mes ancêtres.

Je ne me soumettrai pas à leur volonté aveugle.

J'irai dans cette guerre,

Mais ce sera pour moi, et non pour eux.

Éphraïm les observe, un air triste sur le visage. Il sait que le chemin qu'emprunte Démétrios sera difficile, mais il sait aussi que c'est un chemin que tous les hommes doivent parcourir s'ils veulent vraiment comprendre leur destinée. La scène s'assombrit

lentement, alors que Démétrios et Théron se fixent intensément, l'un défiant, l'autre implacable.

CHŒUR (chantant, mais cette fois d'une voix plus sombre, presque prescient)

Le vent tourne, et dans ses souffles,

Les cendres des héros se mêlent aux cendres des perdants.

L'épreuve est inévitable, et ceux qui fuient

Ne peuvent échapper à la vérité.

Les dieux ont un œil sur ceux qui défient leurs lois.

Que le poids de l'héritage soit lourd ou léger,

Il est une empreinte indélébile sur l'âme.

La lumière se fait plus diffuse, créant une atmosphère à la fois lourde et chargée de présages. Démétrios, encore sur ses gardes, tourne lentement autour de la scène, méditant sur les derniers mots échangés. Éphraïm, quant à lui, se tient en retrait, les bras croisés, observant le prince avec une grande sérénité. Théron, toujours aussi implacable, reste ferme et résolu, mais un éclair de doute traverse brièvement son regard. Le Chœur, posté sur les gradins, commence lentement à s'animer à mesure que l'action se resserre.)

CHŒUR (chantant, d'une voix grave et pleine de présages)

Le cœur du prince bat sous le poids des cieux,

Comme un navire qui lutte contre les vagues et les vents,

Mais les dieux eux-mêmes se font des nœuds dans leurs voiles,

Et dans l'ombre des étoiles, l'imprudent voit sa fin.

Ne vous laissez pas abuser par les apparences,

Car, dans cette guerre contre l'invisible,

Le plus grand ennemi est l'âme elle-même.

Les hommes cherchent des réponses, mais ils n'entendent que le silence des pierres.

Les héros tombent non pas à cause de la guerre, mais de ce qu'ils ignorent.

Ne croyez pas que le fardeau soit fait pour la gloire,

Car la gloire est une illusion qui se décompose dans l'oubli.

Et seuls ceux qui osent regarder la vérité en face

Verrouillent les portes de leur propre destin.

Le Chœur se tait. La musique se suspend, laissant place à un lourd silence. Le regard de Démétrios, intense et douloureux, se porte sur Éphraïm, puis sur Théron. Il semble avoir pris une décision, mais il n'est pas encore prêt à l'exprimer. Il se tourne finalement vers le Chœur.

DEMETRIOS (d'un ton amer, mais plus résolu)

Vous parlez de sacrifice, de gloire et de la vérité cachée dans les ombres,

Mais je vous le demande : où sont les dieux quand la souffrance se fait trop lourde ?

Où étaient-ils quand mon père a été trahi ?

Où étaient-ils quand ma mère a perdu la raison sous le poids du fardeau ?

J'ai écouté vos paroles, et je vois que vous attendez quelque chose de moi.

Vous me voulez héros, sacrifice, pion,

Mais je suis un homme, un homme qui cherche à survivre,

Un homme qui veut savoir pourquoi il doit payer ce prix.

(Il se tourne brusquement vers Théron, qui reste de marbre.)

DEMETRIOS (avec défi, presque désespéré)

Et vous, Théron, vous qui parlez de grandeur, de valeurs antiques,
Que me proposez-vous d'autre que de sacrifier mon âme sur l'autel
de vos idéaux ?

Je suis fatigué des dogmes et des chants de gloire,
Je veux connaître le prix de la vérité, et non celui de l'illusion.

Théron, les poings serrés, avance vers Démétrios avec l'intention
de le confronter. Les deux hommes se fixent avec une intensité qui
emplit l'espace, le reste de la scène presque figé dans une attente
inquiétante.

THERON (dans un grondement de colère contenue)

Tu as oublié ce que signifie être un héritier !

Tu te crois plus sage, plus éclairé, mais tu ne comprends pas :

Les dieux ne nous laissent pas le choix.

Tu es destiné à mener ce peuple,

Tu es celui qui doit porter ce fardeau,

Pas pour toi-même, mais pour ceux qui viendront après toi.

Tu veux fuir ? Vas-y, mais sache que, en fuyant,

Tu trahiras tout ce que tu représentes.

Démétrios se recule légèrement, comme un homme mordu par un
serpent. Il semble se dérober sous la violence des mots de Théron,
mais son regard devient de plus en plus acerbe.

DEMETRIOS (froidement, avec une ironie cinglante)

Tu parles de trahison, Théron, mais c'est la trahison des dieux eux-mêmes !

Ne vois-tu pas que ce qu'ils nous demandent est une imposture ?

Nous ne sommes que des marionnettes dans leur grand théâtre !

Et toi, tu veux jouer leur jeu ? La gloire des anciens,

Mais à quel prix ? À la destruction de ce que nous sommes ?

Théron, surpris par la vigueur de la réponse de Démétrios, se recule légèrement. Les deux hommes s'observent en silence pendant un moment qui semble durer une éternité. Éphraïm s'avance alors, posant une main calme sur l'épaule de Démétrios, mais avec un regard lourd de sagesse.

ÉPHRAÏM (avec douceur, mais aussi une fermeté intérieure)

Démétrios, la route n'est pas facile, et les sacrifices sont multiples.

Mais sache ceci : la grandeur ne réside pas dans l'obéissance aveugle,

Elle réside dans la capacité de comprendre ce que l'on donne.

Nous donnons notre sang, mais aussi notre âme,

Et parfois, le sacrifice le plus lourd à porter est celui de notre propre liberté.

Les dieux peuvent sembler cruels,

Mais c'est à nous de décider comment nous les honorons.

Démétrios semble hésiter un instant. La lumière diminue à mesure qu'il réfléchit profondément. Il se tourne lentement vers Éphraïm.

DEMETRIOS (d'un ton plus calme, mais empreint de douleur)
Tu me parles de sacrifice, Éphraïm, mais je me demande :
N'avons-nous pas sacrifié déjà trop de choses, de vies, de rêves ?
Les hommes que j'ai aimés sont tombés dans la guerre,
Et je suis laissé avec la douleur de ne jamais leur avoir dit adieu.
Je ne suis pas un héros, et je ne veux pas l'être.
Je veux seulement être libre de choisir mon chemin.

Le silence se fait lourd, la scène entière suspendue dans la réflexion de Démétrios. Le Chœur reprend sa place et entonne une mélodie plus lente, plus solennelle, comme pour souligner l'importance de ce moment crucial.

CHŒUR (chantant lentement et avec profondeur)
Le fardeau du prince est lourd, et les cieux ne lui font grâce.
La gloire qui brille dans l'horizon est peut-être une illusion.
Mais l'homme qui se détourne de la vérité des dieux
Ne se détourne pas seulement de son héritage,
Il se détourne de lui-même,
Car tout sacrifice est aussi une quête de soi.
Que choisiras-tu, Démétrios ?
Un monde de gloire, ou un monde de vérité
Dans l'ombre des dieux ?

La lumière s'éteint lentement, et l'obscurité envahit la scène. Le rideau tombe une fois de plus, mais cette fois, l'atmosphère semble encore plus tendue, comme si l'air était saturé de présages. Puis, le rideau s'ouvre lentement sur une scène encore plus obscure, la tension palpable dans l'air. Démétrios, après un moment

d'introspection, se tient au centre de la scène, pensif, presque brisé. Éphraïm, à ses côtés, attend silencieusement, tandis que Théron observe d'un regard de plus en plus dur. Le Chœur se place sur les gradins, prêt à reprendre le chant, une lueur sinistre dans leurs yeux.

DEMETRIOS (d'une voix lourde de fatigue)

Je vois les visages des hommes morts dans mes rêves,

Leurs yeux, emplis de regrets, me hantent chaque nuit.

Et pourtant, que reste-t-il à faire ?

Si je suis destiné à les suivre, à prendre cette route,

Pourquoi m'en détournerais-je ?

Je ne peux échapper à ce fardeau...

Ou alors, suis-je ce fardeau ?

Les dieux nous ont laissés sur cette terre comme des ombres,

Et peut-être sommes-nous condamnés à ne jamais savoir pourquoi.

Théron s'avance d'un pas décidé, sa voix se fait plus forte, son regard implacable. Il semble prendre un moment pour observer Démétrios avec un dédain froid avant de parler.

THERON (d'un ton tranchant, mais sage)

Tu vois des spectres, Démétrios, des ombres qui ne t'appartiennent pas.

Tu parles de tes ancêtres, de ceux qui sont tombés,

Mais oublies-tu que ton sacrifice n'est pas seulement pour eux ?

La tragédie, c'est de ne pas comprendre qu'en fuyant notre destin,

Nous fuyons la grandeur même de l'humanité !

Les dieux ne demandent pas des hommes parfaits, mais des hommes qui acceptent

De porter leur douleur avec dignité.

La guerre, la mort, la souffrance... Ce sont des passes nécessaires
Pour découvrir la vérité sur soi.

Nous ne pouvons pas fuir ce qui fait de nous ce que nous sommes.

Démétrios, un instant perturbé par l'intensité de ses paroles, se détourne brusquement, la colère montant en lui.

DEMETRIOS (hurlant presque, mais avec un éclat de lucidité)

Tu veux de la grandeur, Théron ?

Tu veux des héros et des sacrifices ?

Les hommes que j'ai aimés ne sont plus là.

Et je suis ici, vivant dans un monde où chaque jour est une bataille,
Une lutte contre les spectres du passé.

Je veux comprendre pourquoi il faut souffrir !

Pourquoi nous avons à porter ce fardeau sur nos épaules !

Le Chœur, touché par cette colère, commence à chanter, leur voix s'élevant en une mélodie funèbre, alors que l'air devient plus lourd. Les personnages sur scène semblent être engloutis dans une mer de souffrance partagée. Éphraïm, tout en écoutant, s'approche de Démétrios, son regard empreint de compassion et de sagesse.

ÉPHRAÏM (doucement, mais fermement)

Tu cherches des réponses, mon ami,

Mais la vérité, parfois, ne se trouve pas dans les cris.

Elle se trouve dans l'acceptation du fardeau,

Non dans la révolte contre lui.

Les dieux ne t'ont pas imposé cette route sans raison.

Ils t'ont donné la possibilité de comprendre,

De voir au-delà des ténèbres dans lesquelles tu te perds.

Mais pour cela, il faut avoir le courage de regarder en face ce que tu redoutes.

Un silence profond s'installe, lourd de non-dits. Démétrios se tourne lentement vers Éphraïm, ses yeux remplis de douleur et de confusion. Théron, toujours sur ses gardes, s'éclaircit la gorge et se tient prêt à intervenir.

DEMETRIOS (à voix basse, presque murmurée)

Si ce sacrifice est la seule voie, alors... je le prendrai.

Mais je veux comprendre...

Que sommes-nous devenus, si nous vivons sans savoir pourquoi ?

Dites-moi, Éphraïm, dites-moi, Théron,

Pourquoi les dieux nous laissent-ils choisir cette souffrance ?

Les deux hommes restent silencieux, le regard perdu dans une contemplation commune des mystères du destin. Théron, après un long moment de réflexion, se tourne vers le Chœur et prend une profonde inspiration.

THERON (avec un éclat de compréhension, comme une révélation)

La vérité n'est jamais simple, Démétrios,

Et peut-être que nous ne trouverons jamais de réponse parfaite.

Mais dans l'acceptation de notre fragilité,

Dans l'acquiescement à ce que nous sommes,

Là réside notre liberté.

C'est ainsi que l'homme, même dans la douleur,

Peut se dresser, même au bord du précipice,

Et accepter sa place dans ce monde divisé.

Le Chœur, reprenant lentement son chant, se rapproche de la scène avec une intensité croissante. Leurs voix, toujours solennelles, se mêlent aux paroles de Théron.

CHŒUR (chantant solennellement, comme une prophétie)

Les cieux peuvent être sombres, et les cœurs se brisent,

Mais l'homme, s'il accepte sa place,

Découvre que même dans l'obscurité,

Il peut allumer une flamme de vérité.

Car la grandeur, ce n'est pas dans les gloires des anciens,

Ni dans les sacrifices que nous imposent les dieux.

C'est dans ce que nous choisissons d'être,

Dans ce que nous sommes prêts à donner,

Et dans le courage de regarder l'ombre et de la défier.

La musique monte en intensité, et la lumière se fait plus brillante, comme un éclat de lumière dans une obscurité qui se dissipe lentement. Démétrios, après un dernier regard vers Théron et Éphraïm, prend une profonde inspiration, comme s'il acceptait son destin, tout en restant incertain quant à sa décision finale. Le rideau tombe lentement, la scène plongée dans une lumière aveuglante, marquant la fin de cet épisode.

Sur le proskénion, DÉMÉTRIOS est seul. L'ombre du temple s'étire. Un silence plein d'attente. Le CHŒUR demeure tourné vers la mer.

Entrent lentement ÉPHRAÏM et THÉRON. Les paroles commencent comme un murmure intérieur, puis prennent chair.

DÉMÉTRIOS

Il est un point du cœur qu'aucun fer ne peut transpercer,

Un gouffre sans cri, où même les dieux se taisent.

Là, je me tiens.

Non pas par grandeur,

Mais parce que nul autre n'a voulu ce vertige.

Depuis trois jours, mon nom pèse plus que mes pas.

Depuis trois nuits, je rêve que je tombe —

Non du haut d'un rocher, mais dans le regard des hommes.

Vous me dites "sois leur voix",

Mais quelle voix ? La mienne vacille.

Vous me dites "marche en tête" —

Mais je n'ai ni lumière, ni carte, ni prière.

(Il se tourne lentement vers Éphraïm)

Devrais-je être un feu pour eux ? Mais je suis cendre.

Devrais-je être un roc ? Je suis sable au bord des pleurs.

ÉPHRAÏM

Tu parles comme s'il t'était donné de choisir.

Mais nul ne choisit son rôle dans le poème des dieux.

L'argile ne demande pas pourquoi la main la pétrit.

Tu as vu, comme nous tous, les bornes effacées,
Les murailles fendues, les vieillards vendus,
Et les enfants réduits au pain de la peur.

Crois-tu que les héros naissent en aimant la guerre ?
Non. Ils sont nés du refus de baisser les yeux.
Achille était colère. Hector était tendresse.
L'un périt pour sa gloire, l'autre pour sa cité.
Et toi ? Pour qui tomberais-tu, Démétrios ?

DÉMÉTRIOS

Je tomberais pour un mot juste. Pour une vérité.
Mais chaque mot est un piège. Chaque vérité, un poignard.
Vous me demandez d'être clair, et je suis brume.
Vous me demandez d'être guide,
Et j'avance à tâtons dans la caverne du destin.

THÉRON

Assez de poèmes. Assez de larmes.
Le monde n'attend pas que tu sois prêt.
Pendant que tu doutes, les chaînes se resserrent.
Pendant que tu vacilles, les murailles tombent.

Tu parles de chute — elle est déjà là.
Le peuple n'a plus de pain, plus de rêve, plus de nom.

Il t'a vu. Il croit. Il n'a que ça.

Toi, le fils d'Alexios, né sous le signe d'Anthéron.

Toi dont la parole enflamme les places.

Que tu le veuilles ou non, ils te suivent.

Alors choisis : les conduire... ou les perdre.

DÉMÉTRIOS

Et s'ils meurent par ma voix ?

Et si je suis l'erreur que les dieux ont tissée ?

Et si mon chant les mène au supplice ?

Suis-je un berger ou un traître ? Un feu ou un leurre ?

ÉPHRAÏM

Tu es l'homme. Voilà tout.

Et l'homme n'est ni pur, ni juste, ni limpide.

Mais il peut se dresser, malgré sa peur.

Et dire : "Je suis là. Même vacillant, je suis là."

DÉMÉTRIOS (à genoux, presque en prière)

Alors je me lève — non pas pour régner,

Mais pour être levé par ceux qui n'ont plus de bras.

Je parlerai. Je dirai ce que je crois — même si cela me broie.

Je marcherai. Et s'il faut tomber,

Que je tombe droit.

THÉRON (à voix basse)

Il a choisi. Que les dieux entendent.

Le CHŒUR se retourne lentement. Il psalmodie lentement les mots suivants, d'un ton grave, presque funèbre.

CHŒUR 1

Ce n'est point la grandeur qui fait l'homme,

Mais la façon dont il s'incline.

Ce n'est point la gloire qu'on célèbre,

Mais la blessure tenue debout.

Noir. Le silence retombe, épais, sacré. Les flûtes du stasimon peuvent s'élever maintenant.

Ô grande Themis, toi qui règues sur l'équité,

Où donc as-tu caché ta balance divine ?

Dans quelle grotte obscure, dans quel gouffre sans fond

As-tu laissé choir la justice des hommes ?

Voici que l'innocent est jugé en silence,

Et que le coupable est porté par la foule

Comme un héros revenu des combats.

Le nom du juste est souillé dans la bouche des enfants,

Et ses pas marquent le sol comme ceux du paria.

CHŒUR 2

Démétrios est seul,
Et la cité l'observe comme une bête étrangère.
Lui qui voulait parler au nom de tous
Est devenu le silence dont tous se détournent.

Ils ferment les portes à son passage,
Ils effacent ses mots des murs de pierre,
Et pourtant sa voix résonne,
Plus vaste que le cri des foules.

Souviens-toi, antique Orestès,
Toi que l'on maudit pour avoir lavé le crime,
Et qui dus fuir sous la pierre des hommes
Pour trouver refuge dans l'ombre des déesses.
Comme toi, Démétrios marche sur des braises,
Non pour venger un père,
Mais pour éveiller une patrie endormie.
Et les dormeurs haïssent ceux qui les réveillent,
Comme les ombres haïssent la lumière.

CHŒUR 3

Il n'est pas celui qui flatte,
Il n'est pas celui qui apaise.
Il parle, et ses mots,
Comme les flèches d'Apollon,
Ne visent que la vérité.

Mais la vérité blesse,
Et la blessure effraie.
Alors on le chasse,
Et l'on se convainc qu'il est fou.

C'est toujours le juste qu'on défigure.
Ainsi Prométhée, enchaîné sur le roc stérile,
Pour avoir donné aux mortels le feu des cieux.
Ainsi Antigone, enterrée vivante
Pour avoir donné sépulture à l'amour.
Ainsi Démétrios, jugé pour avoir dit :
"Ce qui est doit être regardé en face."
Mais la cité préfère ses miroirs à la lumière,
Et ses mirages à la clarté nue.

CHŒUR 4

C'est dans le sang du juste
Que s'écrivent les lois futures.
Mais qui versera une larme aujourd'hui
Pour l'homme d'avant la mémoire ?

Démétrios n'a ni armée ni sceptre,
Mais il a le langage, et c'est un glaive plus sûr.
Il ne possède pas de terre,
Mais il a l'esprit du peupleensemencé.
Il n'élève pas de murailles,

Mais il brise les clôtures invisibles.
Et cela suffit pour qu'on l'accuse de crime.

CHŒUR 1

La parole nue est plus dangereuse
Que cent troupes cuirassées.
Elle pénètre là où le fer s'émousse,
Et renverse ce que le marbre croit éternel.

Alors le pouvoir s'effraie,
Et dans sa peur, il frappe.
Mais en frappant, il révèle sa faiblesse.

Ô grande Themis, toi qui règues sur l'équité,
Où donc as-tu caché ta balance divine ?
Dans quelle grotte obscure, dans quel gouffre sans fond
As-tu laissé choir la justice des hommes ?
Voici que l'innocent est jugé en silence,
Et que le coupable est porté par la foule
Comme un héros revenu des combats.
Le nom du juste est souillé dans la bouche des enfants,
Et ses pas marquent le sol comme ceux du paria.

CHŒUR 1

Démétrios est seul,
Et la cité l'observe comme une bête étrangère.
Lui qui voulait parler au nom de tous

Est devenu le silence dont tous se détournent.
Ils ferment les portes à son passage,
Ils effacent ses mots des murs de pierre,
Et pourtant sa voix résonne,
Plus vaste que le cri des foules.

Souviens-toi, antique Orestès,
Toi que l'on maudit pour avoir lavé le crime,
Et qui dus fuir sous la pierre des hommes
Pour trouver refuge dans l'ombre des déesses.
Comme toi, Démétrios marche sur des braises,
Non pour venger un père,
Mais pour éveiller une patrie endormie.
Et les dormeurs haïssent ceux qui les réveillent,
Comme les ombres haïssent la lumière.

CHŒUR 2

Il n'est pas celui qui flatte,
Il n'est pas celui qui apaise.
Il parle, et ses mots,
Comme les flèches d'Apollon,
Ne visent que la vérité.
Mais la vérité blesse,
Et la blessure effraie.
Alors on le chasse,
Et l'on se convainc qu'il est fou.

C'est toujours le juste qu'on défigure.
Ainsi Prométhée, enchaîné sur le roc stérile,
Pour avoir donné aux mortels le feu des cieux.
Ainsi Antigone, enterrée vivante
Pour avoir donné sépulture à l'amour.
Ainsi Démétrios, jugé pour avoir dit :
"Ce qui est doit être regardé en face."
Mais la cité préfère ses miroirs à la lumière,
Et ses mirages à la clarté nue.

CHŒUR 3

C'est dans le sang du juste
Que s'écrivent les lois futures.
Mais qui versera une larme aujourd'hui
Pour l'homme d'avant la mémoire ?

Démétrios n'a ni armée ni sceptre,
Mais il a le langage, et c'est un glaive plus sûr.
Il ne possède pas de terre,
Mais il a l'esprit du peuple ensemencé.
Il n'élève pas de murailles,
Mais il brise les clôtures invisibles.
Et cela suffit pour qu'on l'accuse de crime.

CHŒUR 4

La parole nue est plus dangereuse

Que cent troupes cuirassées.
Elle pénètre là où le fer s'émousse,
Et renverse ce que le marbre croit éternel.
Alors le pouvoir s'effraie,
Et dans sa peur, il frappe.
Mais en frappant, il révèle sa faiblesse.

CHŒUR 1

Citoyens d'Argos, vous qui dormez debout,
Ne voyez-vous pas que le vent tourne ?
Ne sentez-vous pas que le souffle divin
Vient de celui qu'on bannit ?
Démétrios n'est pas un homme,
Il est un miroir.
Ceux qui le brisent
Ne détruisent que leur propre reflet.
Écoutez le chant que nul n'ose dire.
Écoutez les mots qu'on n'enseigne pas.
Car vient le temps où le silence sera crime,
Et la parole — un sacrifice.

CHŒUR

Citoyens, écoutez : la foudre ne tombe jamais sans signe.
Avant l'effondrement, les dieux murmurent aux poètes,
Aux voyants, aux errants, aux bannis qui regardent la mer
Et comprennent ce que nul ne veut entendre.

Nul vent ne souffle en vain.
Quand un homme seul se lève contre l'ordre établi,
Ce n'est pas seulement sa voix qu'il porte,
Mais l'écho de tous ceux que l'Histoire a réduits au silence.
C'est l'ombre des ancêtres humiliés,
C'est le sang des enfants sans sépulture,
C'est la mémoire qu'on refuse de nommer.

Ô Démétrios, fils de personne,
Tu n'es plus un homme, mais un seuil.
Un pont que la cité devra franchir
Ou brûler, en cédant à sa propre peur.

Car ce qui vient ne peut être arrêté
Ni par les gardes, ni par les juges,
Ni même par les prêtres du silence.
Il vient, il monte, il grandit,
Ce murmure devenu cri,
Ce cri devenu chant.

Et si la cité le refuse,
Alors qu'elle sache :
Ce n'est pas Démétrios qu'elle condamne —
C'est sa propre descendance,
Son nom, son avenir, son souffle.
Noir

Puis, lumière blanche sur une cour déserte. Démétrios, enchaîné, est seul, scrutant l'horizon comme s'il cherchait une réponse dans l'invisible. Le vent souffle légèrement. Mégaron entre, vêtu de ses habits officiels, les mains dissimulées dans son manteau. La lumière est crue, annonçant une confrontation décisive.

MÉGARON

Démétrios, fils de la misère,

T'es-tu perdu dans tes rêves de révolte ?

Ne vois-tu pas que tout, ici, a une place assignée ?

La justice des dieux n'est pas pour l'homme qui se croit sage,

Elle ne s'adresse qu'à ceux qui acceptent de porter le fardeau des lois,

Fardeau plus lourd encore quand il est trop vite abandonné.

Te crois-tu plus grand que Zeus ? Plus sage que le Destin ?

Vois-tu, le châtement des impies n'a de fin que dans la mort.

Mais toi, tu persistes à crier ta colère,

Comme un vent tempétueux, sans but, sans retour.

DÉMÉTRIOS (Soupirant profondément)

Le fardeau des lois...

Mégaron, toi qui parles des lois comme de la sagesse des dieux,

Que sais-tu des hommes et de leur souffrance ?

Les lois sont des chaînes forgées par ceux qui gouvernent,

Mais elles ne sont pas des remèdes, elles sont des poisons.

Je ne crains pas les dieux ni leur fureur.

Je suis, comme eux, un enfant de la poussière,

Et je me lève pour ceux qu'ils écrasent sous leurs pieds dorés.
Si je crie ma révolte, ce n'est pas contre le Destin,
Mais contre ceux qui prétendent le comprendre,
Contre ceux qui prétendent faire régner la paix
En aveuglant les regards et en coupant les voix.

MÉGARON (Se rapprochant, d'un ton plus froid)

Tu parles de paix comme d'un poison, Démétrios.
Et tu l'appelles, toi qui as déversé le feu sur notre cité,
Toi qui as brisé l'équilibre fragile,
Là où les dieux ont tracé leur voie.
Penses-tu qu'il faille tout brûler pour que la vérité apparaisse ?
Que dis-tu des anciens, des sages qui ont appris à courber l'échine
Devant les desseins divins ?
Ils ont suivi le chemin de la soumission,
Et dans leur silence, ils ont trouvé la sagesse.
Tu veux tout renverser, et tu veux qu'on te glorifie ?
Tu te crois porteur de lumière,
Mais en vérité, tu fais briller les ténèbres.

DÉMÉTRIOS (Se levant d'un coup, le regard déterminé)

Et toi, Mégaron, ton silence est-il la sagesse des dieux ?
Tu parles des anciens, des sages,
Mais dis-moi, que valent leurs leçons quand elles mènent à
l'injustice ?
Quand les tyrans s'installent sur les trônes et que l'humanité souffre
Dans les ruelles obscures de la cité ?

Dois-je me faire l'esclave des anciennes règles ?

Non ! Je préfère le chaos de la vérité

Que la paix sordide des tyrans.

Si l'on ne réveille pas les dieux, qui les réveillera ?

Le Chœur entre alors, ce qui marque le début d'un échange dramatique intense et lourd de sens. Le Chœur s'avance lentement et prend une place centrale sur scène, comme un miroir des pensées de la cité.

CHŒUR

Où donc va cette âme en proie aux souffrances de la révolte ?

Quel feu est né dans son cœur, qu'il cherche à éteindre en allumant le ciel ?

Les hommes croient que la vérité peut être une flamme,

Un éclair qui brille et éclate,

Mais la vérité est plus fine que l'air,

Elle est douce comme une brume qui se glisse entre les doigts.

Que sont ces cris d'indignation

Dans l'éternité des dieux, qui ne sont ni justes ni injustes,

Mais qui, comme l'eau, cherchent à combler le vide ?

L'homme, lui, cherche à remplir le vide du monde

Avec sa voix, sa colère, son désir de réparation.

Et l'homme se perd dans ce vide sans fin.

Que dis-tu, ô fils d'Héphaïstos, toi qui fais couler le métal brûlant des révolutions ?

Crois-tu que la vérité que tu cherches,

Fera naître la lumière des cieux, ou seulement des cendres ?
Les dieux, qui nous voient, et qui nous jugent,
Sont-ils aveugles à nos pleurs, ou sourds à nos prières ?
Le temps, qui dévore tout sur son passage,
Ne nous laisse que des échos lointains et des ombres égarées.

MÉGARON (Intervenant fermement)

Les dieux ne sont pas dans les cieux, Démétrios,
Ils sont dans l'ordre de la cité.
Ils se nourrissent de nos sacrifices, de nos prières,
Mais ce n'est pas dans le feu de la révolte
Qu'ils accueillent nos souffrances.
Ils sont là où le silence préserve l'ordre,
Là où l'humilité conduit l'homme à sa place.
Penses-tu que Zeus, père des dieux,
Voit avec bienveillance l'agitation des hommes ?
Non, il pleure sur le monde qu'ils dévastent par leurs passions.

DÉMÉTRIOS (Le regard sombre, presque défait)

Alors que me reste-t-il ?
La soumission, peut-être.
Mais dans l'obscurité des peuples soumis,
Je ne veux pas être un autre.
Je préfère affronter l'enfer des dieux
Que de m'éteindre dans l'indifférence.
La paix de l'obéissance est un poison lent,
Un poison que j'ai choisi de cracher.

Le Chœur intervient, presque en écho aux dernières paroles de Démétrios, comme une réponse à ses dilemmes. L'atmosphère se charge de tension.

CHŒUR

Ah ! Et qu'advient-il de ton combat, Démétrios ?

Les dieux ne laissent pas de place aux insurgés,

Car ce que l'homme voit comme une lumière,

Les cieux le voient comme une flamme vouée à l'extinction.

N'as-tu pas vu, dans la souffrance des grandes révolutions,

La malédiction de ceux qui osent tout brûler ?

Crois-tu que ta voix, qui hurle, puisse faire trembler les étoiles ?

Ou n'es-tu qu'un grain de sable dans la tempête des âges ?

La vérité, peut-être, mais à quel prix, ô fils de la révolte ?

MÉGARON (Tournant le dos à Démétrios, d'un ton péremptoire)

Ce qui adviendra de toi, je le sais.

Ce ne sera ni la gloire ni la rédemption.

Car les dieux ont parlé,

Et celui qui s'élève contre eux sera écrasé.

Nulle lumière dans ton obscurité,

Nulle réponse dans tes cris.

Les lois du ciel, les lois de la cité,

Sont les seules qui mènent à la paix.

Le Chœur se retire, laissant Démétrios seul. Un silence lourd pèse sur la scène, avant que Démétrios, d'un ton grave, ne s'adresse à Mégaron, comme s'il venait de prendre une décision intérieure.)

DÉMÉTRIOS (Se tournant vers Mégaron avec une lueur de défi dans le regard)

Je vois désormais ta vérité, Mégaron.

Tu parles des dieux, des lois, de la paix,

Mais quel est ce prix que tu veux me faire payer ?

Est-ce la douleur d'un peuple réduit à l'ombre de sa dignité ?

La paix que tu vends est celle des mourants,

Celle des âmes brisées sous le poids des chaînes invisibles.

Si tel est ton idéal, alors je choisis le chaos,

Je préfère l'incendie de la vérité à l'éteignoir de la soumission.

Que les cieux me frappent, que le Destin m'enchaîne,

Mais jamais je ne courberai l'échine devant des tyrans vêtus de lois
!

MÉGARON (Riant froidement, mais avec une pointe de tristesse)

Ainsi donc, tu as choisi ton chemin,

Le chemin de l'orgueil, de l'arrogance.

Tu te crois supérieur à Zeus, toi qui n'es qu'un homme,

Un homme en proie à ses passions,

Un homme qui déclare la guerre à l'ordre même des dieux.

Tu n'es qu'une flamme vacillante,

Un éclat éphémère dans l'immensité du temps.

Mais vois-tu, Démétrios, si la révolte est ton arme,

La révolte, elle aussi, finit par mourir.

La tempête souffle, mais elle ne dure pas.

Le calme qui suit est la seule vérité.

DÉMÉTRIOS (Se rapprochant, plus agité)

La tempête peut ne pas durer, mais elle laisse des traces,

Elle fait trembler les fondations mêmes des cieux.

Que sont les dieux et leurs ordres face à l'appel du peuple ?

Dis-moi, Mégaron, qui enflamme les esprits des hommes,

Qui les pousse à revendiquer leur liberté,

Si ce n'est la révolte elle-même ?

Les dieux sont loin, trop loin pour voir la souffrance de ceux qu'ils écrasent.

Tu veux de la paix ? Mais pour qui ?

Pour les puissants qui asservissent l'humanité ou pour les opprimés,

Dont le seul crime est d'être nés sous un ciel trop froid et trop lourd ?

Mégaron se fige un instant, comme si ces paroles frappaient son âme. Il semble se perdre dans ses pensées avant de répondre d'une voix moins assurée.

MÉGARON (Plus calmement)

Tu as une grande bouche, Démétrios, et un cœur empli de rage,

Mais la rage ne construit pas, elle détruit.

Les dieux savent que la paix n'est pas l'absence de conflit,

Mais la capacité à supporter la douleur sans briser la fragile harmonie.

Le peuple souffre, certes, mais il souffre de ses propres fautes.

Ne vois-tu pas que chaque révolte précipite la chute de l'humanité ?

Nous ne sommes pas des enfants des dieux,

Nous sommes des âmes mortelles, incapables de comprendre la grandeur des dieux.

Tout ce que tu fais, tout ce que tu sembles vouloir accomplir,

C'est nourrir les flammes de la destruction, et non celles de la renaissance.

DÉMÉTRIOS (Le regard brûlant, presque désespéré)

Je ne nourris aucune flamme, Mégaron,

Je veux éteindre les ténèbres dans lesquelles vous m'avez plongé.

Je veux que le peuple sache que sa voix peut résonner,

Que sa souffrance peut être entendue, même par ceux qui croient gouverner.

La révolte n'est pas une fin, mais un moyen !

Elle est le cri du cœur humain face à l'injustice.

Peut-être que tout cela n'aboutira à rien,

Peut-être que mes actes me condamneront,

Mais si mes actions peuvent éveiller une lueur d'espoir dans les yeux des opprimés,

Alors je mourrai en sachant que je n'ai pas vécu pour rien.

Le Chœur entre à nouveau, et se place autour de Démétrios, chantant dans un mouvement lent et solennel. Leurs voix sont graves, presque funèbres, et leur chant semble mettre en garde Démétrios sur le chemin qu'il choisit.

CHŒUR

O toi, dont la rage brûle comme un vent furieux,
Que cherches-tu donc dans la tempête des hommes ?
Penses-tu que tes flammes effaceront les cieux ?
Que ton cri déchirera le silence des dieux ?
Non, tes voix s'éteindront dans le vide,
Comme l'écho du vent dans une vallée abandonnée.
Ceux qui veulent briser les chaînes du ciel
Se brisent eux-mêmes sur la roue du Destin.
La révolte a son prix, plus lourd que l'or,
Plus cruel que la lame qui tranche l'âme.
Tu te crois porteur d'un grand feu,
Mais sache que ce feu te consumera,
Comme les enfants de Prométhée,
Comme le titan qui, dans son orgueil, défia les dieux.

MÉGARON (Se tournant vers Démétrios, avec une expression dure)

Tu entends ces voix, Démétrios ? Elles te parlent de la fin,
De la fin de l'homme qui veut tout changer
Sans comprendre que l'ordre est plus grand que lui.
Les dieux ont créé l'harmonie des sphères,
Et tu veux en faire un chaos ?
Sache que ce chemin ne mène qu'à la désolation.
Quand tout sera brûlé, que restera-t-il ?

Démétrios reste un moment sans répondre, perdu dans ses pensées. Il se tourne lentement vers le Chœur, puis à nouveau vers Mégaron, son visage marqué par la lutte intérieure.

DÉMÉTRIOS

Que restera-t-il, Mégaron ?

Peut-être rien.

Mais je préfère que rien ne reste

Plutôt qu'un monde où l'espoir est mort,

Plutôt qu'un monde où l'on se soumet sans lutter.

Je me dresserai contre le ciel,

Et si je tombe, je serai tombé en homme libre.

La fin de tout, ce n'est pas la fin,

C'est le début d'un autre monde,

Un monde où les hommes ne seront plus des esclaves des dieux.

La scène reste plongée dans une lumière tamisée, presque crépusculaire. Le Chœur se retire lentement dans un coin de la scène, observant les événements en silence, comme des spectateurs muets d'un drame dont l'issue leur semble inévitable. Démétrios, de plus en plus agité, se tourne vers Mégaron, cherchant à provoquer une réaction plus forte.

DÉMÉTRIOS (Avec une intensité croissante)

Tu parles de paix, Mégaron, comme si cette paix

Était un don que les dieux nous font,

Un bienfait que l'on doit accepter sans questions.

Mais quel genre de paix nous donnent-ils,

Lorsque l'on est écrasé sous le poids de leurs lois immuables ?

Les dieux eux-mêmes ne sont que des prisonniers du temps,
Et toi, tu me dis de suivre le chemin de l'acceptation.
Mais il n'y a de paix véritable que dans la liberté,
Et la liberté naît de la lutte, non de la soumission !

MÉGARON (D'un ton calme, presque désabusé)

Tu parles de liberté comme d'un fardeau léger,
Mais tu oublies, Démétrios, que la liberté,
Tout comme le feu, peut brûler ceux qui l'embrassent
Trop impétueusement.
Ce que tu cherches n'est pas la paix,
Mais la destruction du monde tel qu'il existe.
N'as-tu pas vu les cendres des révoltes passées ?
Les rivières de sang qui ont coulé à cause de l'orgueil des hommes
?
Tu crois peut-être que tu seras le seul à réécrire l'histoire,
Mais chaque révolution finit par dévorer ses enfants.
Je te préviens, jeune fou, que ce chemin est pavé de ruines,
Et tu en seras le premier à y périr.

Démétrios se mord les lèvres, une lutte intérieure évidente se lisant sur son visage. Il hésite un instant avant de répondre.

DÉMÉTRIOS (Serrant les poings, s'approchant de Mégaron avec force)

Tu me parles de ruines, Mégaron, comme si tout devait être
Sacrifié au nom de ce que tu appelles "l'ordre".
Je vois bien ce que tu veux dire.

Oui, la révolte est une chose sale,
Elle salit tout, y compris ceux qui la portent.
Mais si c'est cela, alors, que peut-on offrir à l'humanité ?
Faut-il la laisser se perdre dans le conformisme et l'indifférence ?
Les tyrans s'assoient sur des trônes d'or et de mensonges,
Et tu leur donnes la légitimité d'agir comme ils veulent !
Non, Mégaron, le monde ne peut se contenter de ce poison.
Si nous restons là à regarder en silence,
Les fils du peuple mourront, et nous serons responsables.

MÉGARON (Le visage impassible, mais une pointe de douleur dans les yeux)

Tu me parles comme un homme du peuple, Démétrios.
Mais tout ce que tu sais de l'histoire,
C'est ce que tu vois dans le reflet de tes désirs.
L'histoire n'est pas un miroir de ce que nous voulons,
Elle est une chaîne qui nous lie aux cieux,
Aux volontés des dieux.
Et crois-moi, jeune homme, rien ne se construit
Sans sacrifices.
Tu parles de révolte, mais as-tu vu la fin des révoltés ?
Ils deviennent les tyrans qu'ils ont juré de renverser.
Et moi, je préfère la mort à ce cycle éternel de violence.
Mais toi, tu t'y engages sans voir l'abîme.
Tu cherches à éteindre une flamme,
Mais tu ne sais pas que le vent qui souffle sur elle
Va tout brûler sur son passage.

Démétrios s'arrête, pris dans la spirale de ses pensées. Il regarde Mégaron, l'âme troublée, avant de se tourner vers le Chœur.

DÉMÉTRIOS (Se tournant vers le Chœur, d'une voix plus faible)

Dis-moi, ô Chœur !

Les dieux nous jugent-ils si sévèrement pour nos rêves ?

Quand l'humanité pleure dans l'ombre,

Pourquoi devons-nous rester là, immobiles, sans agir ?

Pourquoi ce silence dans le cœur des mortels

Devrait-il être la seule réponse à la souffrance du monde ?

Est-ce là la volonté des cieux ?

Est-ce cela, leur grandeur ?

Je ne peux le croire.

Je refuse de croire que la souffrance humaine

Ne vaut pas la peine d'être combattue.

Le Chœur s'avance lentement, ses voix se fondant dans un chant solennel. L'atmosphère devient encore plus lourde, comme si l'ombre des dieux pesait sur la scène.

CHŒUR

L'homme, qui dans sa jeunesse,

Cherche à briser les chaînes de la fatalité,

Se heurte aux murs invisibles des cieux.

Car ni l'homme ni la mer

Ne peuvent lutter contre la tempête sans se briser.

Tu t'élèves, Démétrios, contre la sagesse des âges,

Mais la sagesse des âges est ce qui nous sauve.
Si tu brûles tout, que restes-t-il après la flamme ?
Un désert où les hommes s'entretuent pour des cendres.
Oui, tu vois la douleur, mais tu es aveugle à la sagesse.
Tu vois la révolte, mais ne perçois pas le prix de la paix.
Les dieux ne sont pas cruels, ils sont justes,
Et leur silence est la sagesse de ceux qui savent
Que tout ce qui est humain est éphémère.

DÉMÉTRIOS (Tremblant, ses mots empreints d'une passion dévastatrice)

Le prix de la paix ?
Le prix de la paix est l'agonie des hommes !
Si tout doit être réduit à un calcul de sacrifices,
Alors je préfère la guerre, même si elle me consume.
Je préférerais brûler dans l'étreinte du chaos
Plutôt que de vivre sous le joug de ceux qui se croient élus.
Le monde a besoin d'un bouleversement,
D'un cri pur, d'une révolte sacrée !
Et que le ciel me détruise si je suis dans l'erreur.
Mais je me dresserai, et mon cri s'élèvera plus haut
Que tous ceux qui m'ont précédé.
Je préférerais tout perdre plutôt que d'être un esclave !

Le Chœur, désormais sombre et désapprobateur, se retire lentement. La scène s'assombrit, marquant un tournant fatal pour Démétrios. Le poids de ses paroles et de ses actions semble l'entourer comme une spirale inévitable. La lumière baisse

progressivement, créant une atmosphère lourde de présages sombres.

CHŒUR

O homme, combien de fois

Tenteras-tu de briser les chaînes

Du ciel et de la terre ?

Combien de fois les dieux devront-ils souffrir

De l'arrogance des fils d'Épicure ?

Ils t'observent, ils attendent,

Leurs volontés sont silencieuses, mais inébranlables.

Celui qui défie les dieux, qu'il sache

Que les dieux eux-mêmes

Écrasent ceux qui s'élèvent trop haut,

Car dans l'équilibre du monde,

L'homme, sans sagesse, n'est qu'un grain de sable.

Le vent soufflera sur tes cendres,

Et tu deviendras, Démétrios,

Qu'une légende du passé.

La scène s'éteint alors que le Chœur laisse le dernier mot résonner dans l'air, et le destin de Démétrios semble inéluctablement scellé.

Noir.

Le décor reste sombre, mais une lueur pâle, presque spectrale, perce la brume. Démétrios se tient au centre de la scène, son regard se fixant droit devant lui, comme défiant les forces invisibles.

Mégaron entre lentement, comme un homme accablé par le poids de son expérience. La scène semble suspendue, comme une toile figée dans un moment d'une gravité infinie. Le vent souffle légèrement, comme un murmure des dieux eux-mêmes.

MÉGARON (Le regard lourd de fatigue, sa voix est un murmure, presque un avertissement)

Démétrios, jeune homme, tu t'es levé contre les dieux,

Tu as cherché à t'échapper de leur regard,

À défier l'ordre du monde.

Tu crois pouvoir briser la toile des cieux,

Mais je te dis, tu es déjà pris dans leurs fils invisibles.

Tu vois l'horizon, tu penses qu'il est lointain,

Mais c'est la fin qui se cache derrière lui.

Tu crois que la mer est calme, mais elle te engloutira.

Les hommes croient qu'ils peuvent se battre contre les vagues,

Mais les vagues, elles ne connaissent pas la pitié.

Démétrios tourne la tête, un éclat de défi dans ses yeux, mais aussi une pointe de doute qui déchire son regard. Mégaron se rapproche lentement, comme un père fatigué qui observe son enfant dans sa rébellion.

DÉMÉTRIOS

(D'un ton sec et tranchant, avec une détermination inébranlable)

Je ne suis pas un enfant, Mégaron.

Je suis l'homme qui se relève après la chute,

Je suis celui qui veut changer le cours de l'histoire.

Les dieux ont tracé leur voie, mais moi, je veux marcher autrement.

Tu me parles de dieux indifférents, de souffrance imposée,
Mais ne vois-tu pas que cette souffrance est le fardeau
Que nous devons, enfin, rejeter ?
Les dieux, leur justice, leur pouvoir... je ne veux plus de tout cela.
Je veux la lumière de ma propre vérité,
Pas celle imposée par un ciel muet et froid.
Je veux bousculer l'ordre établi, et me faire ma propre place
Dans un monde que je prendrai d'assaut.

MÉGARON (Soupirant profondément, sa voix devient plus grave,
plus fatiguée, comme celle d'un homme qui porte un lourd fardeau.)

Mais tu te trompes, Démétrios.

Ce n'est pas l'ordre des dieux qui te pèse,

C'est ton propre orgueil, celui qui te pousse à croire

Que l'homme peut être plus grand que ce qu'il est.

L'orgueil, mon fils, est le poison de ceux qui se croient au-dessus
des dieux.

Tu veux bousculer le destin, mais sache que ce destin,

Il ne se laisse pas faire.

Tous les hommes qui ont cru pouvoir le défier

Ont fini par se fracasser contre lui.

Crois-tu que les dieux ne connaissent pas l'âme humaine ?

Qu'ils ne voient pas l'impétuosité de ta révolte ?

Tu n'es qu'un enfant dans ce vaste monde,

Un enfant perdu dans la forêt de sa propre furie.

DÉMÉTRIOS (Ricanant légèrement, mais la peur transparaît dans son rire)

Et toi, Mégaron, tu as choisi la soumission ?

Tu as accepté la volonté des dieux comme une fatalité ?

Tu as vu ton monde s'effondrer, mais tu t'es courbé sous la tempête.

Moi, je choisirai ma propre route, même si elle est pavée de pierres.

Je vais faire face à la tempête, même si elle me brise.

L'homme n'est pas fait pour se soumettre à un destin tout tracé.

Il est fait pour se battre, pour repousser les limites.

Si je dois brûler, alors je brûlerai.

Mais je ne m'éteindrai pas dans l'ombre des dieux.

Je veux être celui qui éclaire le monde de ma propre flamme.

MÉGARON (Se tournant lentement vers le Chœur, qui l'observe silencieusement, il reprend la parole avec un air de tristesse infinie, comme un vieux sage qui a vu trop de tragédies)

Je t'ai vu, Démétrios.

Je t'ai vu dans tes rêves de gloire.

Et je te vois maintenant, t'engloutir dans ce même piège.

Crois-tu que l'homme puisse échapper à son destin ?

Les dieux ne sont pas cruels, ils sont éternels.

Ils ont vu les âges, et ils verront le prochain.

Ce qui est écrit n'est ni modifiable ni discutable.

Les étoiles ne bougent pas selon la volonté des hommes.

Elles brillent comme elles doivent briller,

Et nous, nous ne sommes que des poussières sous leur lumière.

L'orgueil est une faiblesse, Démétrios,

Et ceux qui se croient plus forts que le destin

Finissent écrasés sous la roue du temps.

Un silence lourd s'installe. Démétrios semble déstabilisé, mais un éclat de défi dans ses yeux persiste.

DÉMÉTRIOS (Prenant une grande inspiration, il parle avec une conviction nouvelle, presque surnaturelle)

Tu parles de roue, de temps, mais je te dis que le temps,
C'est nous qui le forgeons.

Les hommes ne sont pas des marionnettes.

Ils sont les maîtres de leurs actions.

Si je dois tomber, je tomberai debout.

Si je dois mourir, ce sera dans la lumière.

Je ne serai jamais celui qui s'incline.

Et toi, Mégaron, tu ne m'empêcheras pas de voir

Le chemin que je veux tracer, même si ce chemin me mène au chaos.

MÉGARON (Montrant enfin sa réelle inquiétude, sa voix se fait plus douce, presque une supplication.)

Démétrios, je t'en prie...

Ne commets pas cette erreur.

Je suis le témoin de ce que l'orgueil fait aux hommes.

Crois-moi, la chute est inévitable.

Les dieux n'oublient jamais, et ils se vengent dans l'ombre.

Ce que tu crois pouvoir maîtriser te brisera.

N'oublie pas que nous, mortels, sommes sous leur regard.

Et qu'aucun homme, ni toi, ni moi,

Ne peut prétendre les défier sans conséquences.

Le Chœur, voyant la tension, commence à chanter lentement, avec une voix grave, rythmée par la nécessité de rappeler à Démétrios l'inéluctabilité de la destinée.

CHŒUR (voix grave et résonnante)

La révolte contre les dieux, ô hommes !

Elle est comme un vent de feu qui brûle tout sur son passage.

L'hybris est une flamme ardente,

Mais elle consume tout,

La gloire et l'âme, et laisse derrière elle

Que des cendres et des ruines.

L'homme se croit plus grand que les cieux,

Mais il oublie que les cieux le voient,

Et que leur regard est sans pitié.

Quand l'orgueil d'un homme grandit,

Sa chute est déjà écrite dans les étoiles.

Ainsi, Démétrios, la route que tu choisis,

N'est que la voie de la destruction,

Un chemin pavé de illusions et de mort.

DÉMÉTRIOS (Soudainement plus calme, comme s'il avait compris la profondeur du danger, mais toujours empli de son désir de se dresser contre tout.)

Alors, je mourrai dans la lumière.

Mais ce ne sera pas sans avoir essayé.

Je me dresserai face aux dieux,

Et qu'ils me fassent disparaître s'ils le veulent.

Mais je serai libre, au moins, dans ma révolte.

La scène devient encore plus menaçante à mesure que le vent se lève, et les ombres semblent danser autour de Démétrios et Mégaron. Le silence est lourd, comme une pause avant la tempête. Mégaron se tient un instant en retrait, ses yeux scrutant la silhouette de Démétrios. Puis, après un moment de réflexion, il s'avance à nouveau, comme s'il ressentait l'urgence de sa mission.

MÉGARON (D'un ton plus pressant, presque désespéré)

Écoute-moi, Démétrios !

Je t'ai vu te dresser contre les vents,

Et je t'ai vu succomber au souffle de l'orgueil.

Mais il y a des failles dans la volonté humaine.

La révolte peut être glorieuse, mais elle est aussi la voie de l'anéantissement.

Que tu aies l'esprit d'un héros ou d'un tyran, peu importe,

L'orgueil, au fond, est la même folie.

Tu crois que ton nom vivra dans l'histoire ?

Que ton nom sera gravé à côté des grands ?

Mais ce n'est que le piège des dieux que tu choisis,

Un piège qui ne laisse que des cendres derrière lui.

Les hommes qui croient maîtriser leur destin,

Finissent souvent engloutis sous les vagues de leur propre démesure.

Et dans la mer de l'oubli, tu sombreras,

Pas dans la gloire que tu imagines.

Démétrios reste immobile un instant, la tension est palpable. La lumière vacille sur la scène, comme si le monde même réagissait à la confrontation. Les murmures du Chœur s'élèvent dans le fond, comme une voix éthérée qui semble résonner à travers l'espace.

DÉMÉTRIOS (Répond avec une passion dévorante, presque à la limite de la folie)

Et s'il n'y a de gloire qu'à travers la souffrance, alors je l'accepterai.

Je suis celui qui résiste, Mégaron.

Je serai celui qui se dresse contre les dieux,

Qui refuse leur loi, leur ordre inébranlable.

Je choisis le combat, et non la soumission.

La souffrance, elle peut me saisir,

Mais ma volonté est plus forte que tous les cieux réunis.

Les dieux ne me feront pas plier.

J'ai vu leurs visages de marbre, et ils ne m'effraient plus.

Je vais frapper le ciel,

Et si le ciel me foudroie, je l'accepte !

Mais je mourrai, comme un homme libre,

Et non comme une marionnette sous le joug des immortels.

Mégaron, d'un mouvement presque imperceptible, fait un pas en arrière, comme s'il mesurait la profondeur de la chute imminente de Démétrios. Il regarde les cieux, puis fixe Démétrios, une tristesse infinie marquée sur son visage.

MÉGARON (Soupirant profondément, sa voix se brise légèrement)

Tu n'es qu'un homme, Démétrios.

Un homme qui se croit invincible,

Mais les dieux t'observent et ils savent ce que tu ignores.
Tu ne vois pas l'abîme qui se creuse sous tes pieds.
Ce n'est pas ta volonté qui détruira ton destin,
C'est ton désir de tout contrôler.
Tu veux briser la chaîne, mais la chaîne est faite de ton propre cœur.
Crois-tu pouvoir échapper à cette loi éternelle ?
Les étoiles, elles, ne dépendent pas de ton souffle.
Ni la mer, ni le vent, ni le cours des années.
Tu penses que la révolte est noble,
Mais ce n'est qu'une chute lente, une spirale qui mène à la perdition.

DÉMÉTRIOS (Ricanant de manière presque hystérique, un éclat de folie dans ses yeux)

Tu veux m'effrayer avec tes paroles ?
Tu veux m'intimider avec tes menaces ?
Je n'ai peur ni des dieux, ni de l'obscurité.
Je préfère une vie courte, mais pleine de lumière,
À une éternité sous le poids des chaînes invisibles.
Les hommes sont nés pour briser les limites,
Pour surpasser les dieux, et non pour se courber sous leur autorité.
Je n'ai pas besoin de leur pitié, de leur indulgence.
Je choisirai de marcher seul, même si cela me conduit à la chute.
La gloire de la liberté est bien plus grande que celle de la soumission !

MÉGARON (S'approchant lentement de Démétrios, sa voix douce mais implacable)

La liberté, mon fils, c'est une illusion.

Elle est l'étreinte douce du vent,

Elle est la promesse d'un rêve que nous poursuivons sans fin.

Mais la réalité, elle, est plus cruelle.

Elle frappe ceux qui refusent de se soumettre.

Et toi, Démétrios, tu es celui qui défie l'ordre,

Qui se bat contre la tempête.

Mais la tempête te détruira,

Parce que la mer n'a pas de pitié.

Tu crois que les dieux te laissent choisir ton chemin,

Mais ce n'est pas le cas.

Les hommes croient être libres,

Mais ils sont les jouets d'une volonté plus grande,

D'un ordre plus vaste que leur orgueil.

Le vent se fait plus fort, les ténèbres autour d'eux semblent s'intensifier. Les voix du Chœur s'élèvent dans une mélodie profonde, comme un avertissement solennel.

CHŒUR (voix grave et envoûtante)

L'homme qui défie les cieux,

Ne trouve que des chaînes invisibles,

Tissées par les mains des dieux,

Et écrites dans le grand livre du destin.

L'orgueil, une flamme, brûle tout,

La gloire, une illusion dans les cieux,

Les âmes s'élèvent et tombent,
Sous le poids des étoiles et du temps.
Les hommes veulent être libres,
Mais la liberté est une fausse promesse.
Ils sont les jouets du destin,
Les fils des dieux, et rien d'autre.
Quand l'homme croit toucher l'immortelle liberté,
Il trouve le sol sous ses pieds,
Et sa chute résonne à travers le temps.
Les dieux regardent et se moquent,
De ceux qui croient pouvoir échapper à leur regard.

DÉMÉTRIOS (Soudainement plus calme, mais toujours avec une lueur de défi dans ses yeux)

Peut-être, Mégaron, tu as raison.
Peut-être suis-je juste un fou qui se jette dans l'abîme.
Mais si tel est mon destin, alors je l'accepte.
Je serai l'architecte de ma chute,
Et je m'élèverai, même dans la poussière,
Car au moins, je serai celui qui a choisi de vivre.
Je ne laisserai pas les dieux décider pour moi,
Et je ne me soumettrai pas à la destinée.
Je choisirai la flamme, même si elle me consume.

La scène s'assombrit lentement alors que les paroles de Démétrios résonnent dans l'espace. Le Chœur se tait, comme suspendu dans

l'attente du dénouement, alors que Démétrios reste figé, défiant le ciel et son sort.

La scène est plongée dans une semi-obscurité, où seules quelques lueurs filtrent. Les rideaux d'or, qui flamboient de lumière dorée, cachent partiellement la scène. Le vent se lève, lourd de présages, secouant les feuilles des arbres, dont les ombres semblent danser, comme des spectres du destin. Démétrios est seul au centre, l'air tendu, son visage marqué par la lutte intérieure. Mégaron entre lentement, porteur du sceptre des dieux, symbole du poids de la vérité divine. Le vent cesse au moment où il s'avance vers Démétrios, et une étrange sérénité envahit la scène, avant que le dialogue ne commence.

MÉGARON (Le ton lourd, solennel, presque accusateur)

Démétrios, il est temps de faire face à ce que tu as cru fuir,

À ce que tu as cru pouvoir échapper, et pourtant il te rattrape.

Les dieux t'ont donné la vie, et tout ce que tu fais,

Dans ton orgueil démesuré, est une rébellion contre ce don sacré.

Pourquoi fuis-tu ainsi ? Les cieux t'ont façonné,

Et aujourd'hui, tu crois que tu peux te libérer du destin,

Mais celui-ci est plus grand que toi, plus vaste que tes rêves.

Crois-tu que les étoiles, ces témoins silencieux du monde,

Ne veillent pas sur ta chute, attendant le moment où tu trébucheras ?

Il n'y a pas de fuite, Démétrios, nulle échappatoire.

Tu penses que les hommes peuvent voler leur propre destinée ?

Mais regarde autour de toi, regarde l'histoire des âmes rebelles :

Elles ont toutes trébuché, écrasées par leur propre arrogance.

Toi aussi, tu vas chuter, et il n'y a ni gloire ni salut dans cette chute.

Les dieux ne laissent pas les hommes défier l'ordre du monde.
Tu fais face à l'inévitable. La justice, lente mais implacable,
Viendra te frapper de plein fouet, comme elle a frappé tant d'autres
avant toi.

Démétrios, le regard fier et défiant, relève la tête, une lueur de défi
dans les yeux. Ses bras se croisent sur sa poitrine, et il répond, sa
voix pleine de passion et de colère.

DÉMÉTRIOS (Paroles vibrantes de colère, mais aussi de
confusion)

Tu parles de l'inévitable, des cieus, des dieux...

Mais n'est-ce pas une illusion, Mégaron ?

Un conte qu'on nous raconte pour nous plier à leur volonté !

Je vois autour de moi des hommes, des êtres humains,

Et tous ces êtres sont enchaînés, manipulés comme des
marionnettes.

Tu me dis que l'orgueil est un péché,

Mais moi, je dis que l'orgueil est ce qui nous rend dignes !

Les dieux ne m'ont pas façonné pour souffrir sous leur joug,

Mais pour vivre librement, sans crainte, sans soumission.

Crois-tu que je vais me courber devant un destin tracé ?

Non, je vais m'en affranchir !

La liberté n'est pas donnée par les dieux : elle est prise, conquise.

Je vais l'arracher à ce ciel d'acier, à cette fatalité aveugle !

Je suis l'artisan de mon destin, et si je dois mourir,

Ce sera sous mes propres conditions, et non pas sous la volonté
des dieux !

Mégaron reste silencieux un instant, ses yeux scrutant Démétrios comme s'il cherchait à percer ses pensées les plus profondes. Puis il fait un pas en avant, avec une lenteur solennelle, et sa voix s'élève de nouveau, cette fois plus douce, mais empreinte de tristesse infinie.

MÉGARON (D'un ton solennel et presque désespéré)

Tu parles d'affranchissement, de conquête,

Mais je te le dis, Démétrios, tout ceci n'est qu'un mirage.

Ton cœur est empli d'un orgueil qui te condamne,

Car tu ignores que celui qui tente de briser l'ordre des cieux

Se brise lui-même, comme l'arbre que la tempête arrache aux racines.

Les dieux ont tissé la toile de ton existence,

Et tu crois pouvoir te libérer de cette toile,

Mais, à chaque mouvement, tu es de plus en plus enchevêtré.

Le destin n'est pas une chaîne qu'on rompt avec la force,

Il est un filet d'argent qu'on tisse autour de ton âme,

Et toi, tu n'as pas vu les mailles se refermer.

Si tu veux comprendre cela, regarde les anciens,

Regarde ceux qui ont défié les dieux avant toi.

Sont-ils devenus plus grands, plus forts, plus glorieux ?

Non, Démétrios. Ils ont disparu dans les ténèbres du temps.

Et toi aussi, tu te perdras dans les ombres,

Tes rêves brisés par la main invisible des dieux.

L'homme, dans sa folie, croit qu'il peut dominer la nature,

Mais il n'est qu'un souffle dans l'éternité.

Les dieux ont le dernier mot, et celui-ci est toujours plus fort que la volonté humaine.

Démétrios, qui commence à sentir un léger doute, serre les poings.
Son visage se crispe, mais sa voix reste ferme.

DÉMÉTRIOS (Le ton devient plus grave, plus introspectif)

Je vois dans tes mots une vérité que je ne veux pas admettre.

Je suis cet homme qui a toujours cru qu'il pouvait tout maîtriser,

Que je pouvais m'élever au-dessus des autres.

Mais si je suis à ce point prisonnier des dieux,

Alors... comment me révolter ?

Comment puis-je accepter cette vérité ?

Si je suis, comme tu le dis, une marionnette dans leurs mains,

Pourquoi me battre ? Pourquoi vivre dans la douleur de cette illusion ?

Si tout est déjà écrit, alors je suis... perdu, n'est-ce pas ?

Il s'éloigne, les mains sur son visage, tandis que Mégaron, qui observe son combat intérieur, reprend la parole avec une sagesse infinie.

MÉGARON (D'un ton profondément calme)

Démétrios, la souffrance n'est pas la fin, mais le commencement.

Tu vois dans la soumission aux dieux une faiblesse,

Mais en réalité, c'est la plus grande des forces.

Accepter le destin ne signifie pas se résigner,

Mais comprendre que chaque homme, à sa naissance,

Est lié à quelque chose de plus grand que lui.

Ce n'est pas une malédiction, mais une grâce.

Ce n'est pas un fardeau, mais un chemin à suivre.

Celui qui accepte la justice divine trouve en elle une paix que l'homme seul ne peut connaître.

Le destin, aussi douloureux soit-il, est la clef de la sagesse.

N'aie crainte, Démétrios, car seuls ceux qui acceptent leur place

Peuvent réellement se libérer.

Démétrios, assiégé par la vérité des paroles de Mégaron, se tait. Un silence lourd, profond, envahit la scène. Puis le Chœur, à l'unisson, entonne un hymne, une réflexion ultime sur l'homme et le destin.

CHŒUR

L'homme qui croit être maître de son sort,

S'élançait dans les abysses, sans regard en arrière.

Son orgueil est une flamme qui le consume,

Et la vérité, douce et impitoyable,

Lui révèle que son être est fragile,

Que son temps, comme les ombres, se dissipe dans le vent.

Les dieux ne laissent pas l'homme franchir les frontières

De leur royaume éternel.

L'orgueil humain se brise toujours,

Car il est vain, tout comme la volonté

De se soustraire au destin.

L'homme ne doit pas se révolter contre son sort,

Car le destin est écrit dans les étoiles,

Et il n'y a pas de fuite possible.

Le destin, tissé avec soin par les mains des dieux,

Attend son heure,
Et aucun mortel ne saurait le modifier.
C'est dans l'acceptation que réside la sagesse,
Dans l'humilité que se trouve la véritable grandeur.
(Le Chœur marque une pause, avant de reprendre dans un ton plus
contemplatif, presque mystique)

CHŒUR

Les hommes se croient libres,
Ils s'élèvent avec des ailes de feu,
Mais ils ne savent pas que leur vol est celui des oiseaux
Pris dans la tempête de la mer infinie.
Regardez l'âme de Démétrios, si fière, si pleine de promesses,
Se briser contre les pierres de l'injustice des cieus.
Il lutte, il crie, il cherche la lumière,
Mais il s'enfonce dans l'ombre,
Car l'orgueil est le plus grand des pièges.
Les dieux, dans leur sagesse, observent
Mais ne font pas de mal ; ils laissent l'homme choisir son chemin.
Et c'est dans cette liberté, aussi illusoire soit-elle,
Que l'homme trouve la tragédie de sa propre existence.

Mégaron, voyant que Démétrios semble enfin assiégé par ses
pensées, avance vers lui. Ses pas sont lents et empreints de
douceur. Il pose une main paternelle sur l'épaule du jeune homme.

MÉGARON (Le ton adouci, presque une lueur de pitié dans ses
yeux)

Il est trop tard pour lutter, Démétrios. Le vent qui porte l'homme
Est aussi celui qui le brise. Tu as fait ta part, et elle est complète.

Les dieux t'ont mis à l'épreuve, mais peut-être que c'est toi
Qui t'es mis à l'épreuve toi-même. L'erreur de l'homme
N'est pas de suivre un chemin tracé, mais de croire qu'il peut
échapper
Au principe même du monde. Les dieux ne punissent pas,
Ils montrent la voie, et c'est dans l'acceptation de cette voie
Que l'homme trouve enfin la rédemption.
Tu ne seras pas le premier à tomber,
Mais tu seras peut-être celui qui, dans la chute,
Trouvera la vérité. Car même dans la souffrance,
L'homme peut trouver la sagesse qu'il n'aurait jamais eue
Dans l'orgueil de sa jeunesse.

Le vent se lève soudain, faisant frémir les rideaux d'or. Démétrios,
toujours marqué par ses pensées, relève doucement la tête, un
léger sourire teinté de résignation sur ses lèvres.

DÉMÉTRIOS (Le ton brisé, mais empreint d'une certaine paix
retrouvée)

Je comprends... Je suis, en effet, un homme faible.

J'ai cru que je pouvais dominer ce qui m'entoure,

Mais j'ai oublié que nous ne sommes que poussière dans
l'univers.

Et si je suis perdu, alors peut-être que ce n'est pas une fin,

Mais une nouvelle manière d'être. Peut-être que cette acceptation

De ce qui est hors de notre contrôle est la seule vraie liberté.

Les dieux m'ont appris cela à leur manière. Peut-être...

Peut-être que la chute n'est pas un échec,

Mais le début d'un autre voyage, d'une autre compréhension.

Mégaron, hochant lentement la tête, regarde Démétrios avec une expression de soulagement mélangé de tristesse.

MÉGARON (Tendrement)

Tu as enfin compris, jeune homme.

La chute est parfois nécessaire pour que l'on puisse se redresser
Dans une nouvelle lumière.

Les dieux ne sont pas là pour nous détruire,

Mais pour nous guider, même à travers l'épreuve.

Que ton esprit se trouve en paix maintenant,

Et que ton cœur cesse de se battre contre ce qui est inéluctable.

Accepte la vérité, et tu seras enfin libre.

Le Chœur reprend alors sa dernière partie, cette fois plus lente, presque comme une prière, alors que Démétrios se laisse envahir par un calme intérieur, une forme d'acceptation douce, mais marquée par la douleur.

CHŒUR

L'âme humaine est fragile comme le fil d'or

Qui soutient les dieux. La lutte contre le destin

Est vaine, et seule la paix intérieure peut apporter la sérénité.

Démétrios a appris cette vérité,

Et dans son cœur, il porte désormais le poids de la sagesse.

Car celui qui se soumet aux dieux,

N'est pas celui qui succombe, mais celui qui renaît.

Et l'homme qui accepte sa destinée

Trouve, au fond de sa chute, la clé de sa propre grandeur.

Le rideau tombe lentement alors que la lumière s'estompe complètement. La scène s'éteint, laissant derrière elle une sensation de fin, mais aussi d'une résurrection potentielle, comme si la chute était, en elle-même, le commencement d'une nouvelle vision.

Le rideau s'ouvre dans une lumière tamisée, un décor dépouillé symbolisant la ruine intérieure de Démétrios. Le vent souffle doucement, une brume légère enveloppe l'espace. Démétrios, seul, reste debout, la tête baissée, un visage marqué par les remords et le poids de la souffrance. Le Chœur, dans une marche solennelle, entre lentement.

CHŒUR

Qui parmi les hommes peut échapper au tranchant

De la lame du destin ?

Comme le lion qui, au sommet de sa force,

Se retrouve un jour piégé par la ruse du piège,

L'homme, dans son orgueil, croit que la fortune

Est sa compagne, sa fidèle alliée.

Mais les dieux voient tout, et celui qui croit

Pouvoir se jouer des lois de la nature,

Finit par être écrasé sous le poids de ses propres illusions.

Leurs regards divins, tels des éclairs dans la nuit,

Traversent l'âme des hommes et y inscrivent leur vérité.

DÉMÉTRIOS (Se levant lentement, les yeux fixés sur le sol)

Ah ! les dieux ! Oui, ils m'ont vu.

Ils m'ont vu, moi, qui ai cru pouvoir braver l'ordre du monde.

Mais que sont devenus mes rêves de gloire, mes espoirs ?

Tout cela est devenu poussière.

(Se tournant vers le Chœur.)

Vous, vous êtes témoins de ma chute.

Moi, qui ai voulu édifier un royaume sans pareille,

Je suis maintenant rien.

Le trône que j'ai forgé de mes propres mains,

Je le vois se briser sous le poids de mon orgueil.

Et ceux que j'ai trahis, que j'ai écartés,

Ils sont aujourd'hui mes juges.

Ai-je mérité cela ? Suis-je, moi, digne d'une rédemption

Qui me semble aussi lointaine qu'une étoile filante ?

CHŒUR (Chantant avec une lente intensité, un murmure qui se transforme peu à peu en une voix puissante.)

L'homme croit que sa volonté peut tout façonner,

Mais les dieux, dans leur sagesse, l'observent depuis l'Olympe,

Et quand l'homme se rebelle,

C'est le destin qui le prend dans ses bras glacés.

Que sont les royaumes érigés par l'homme,

Quand ils sont bâtis sur des fondations de vanité ?

La grandeur, dans ses derniers feux, brûle de manière plus brillante,

Mais elle s'éteint dans la douleur de la chute.

DÉMÉTRIOS (Se frappant la poitrine, avec un cri de douleur)
Et pourtant, dans ma chute, je trouve encore une flamme.
Elle brûle dans mon cœur, cette flamme de l'incompréhension.
Je ne comprends pas pourquoi je suis ici, pourquoi le monde
M'a joué ce tour cruel.
J'ai cru que l'homme pouvait tout dominer,
Que la terre, les hommes, le ciel, tout serait à moi.
J'ai voulu égaler les dieux... Ah ! Les dieux !
Qu'ont-ils vu en moi ? Pourquoi m'ont-ils laissé
Dans ce tourbillon sans fin ?

CHŒUR

Car ceux qui croient pouvoir rivaliser avec Zeus
Sont frappés par la foudre de la défaite.
Mais ne sois pas le maître de ta fin, Démétrios.
La fin, elle, appartient aux dieux.
Rappelle-toi les leçons d'Icare, cet homme
Qui voulut voler jusqu'au ciel,
Mais qui tomba dans l'océan
Parce qu'il oublia les lois du monde.
Vois-tu ? Nous sommes tous des hommes,
Et ce qui nous lie aux dieux, ce n'est pas notre gloire,
Mais notre humilité.

DÉMÉTRIOS (Se tournant vers le ciel, un éclat de colère dans ses yeux)

Je suis l'homme que les dieux ont pris dans leurs pièges !

Je suis celui qui a cru que sa lumière serait éternelle !
Mais mes actes, mes choix, voilà ce qui m'a conduit ici,
Et ce que je dois maintenant affronter.
Ma grandeur, mes rêves, tout cela est tombé.
Et je me tiens là, face à moi-même, face à ce monde
Que j'ai défiguré par mon orgueil.

CHŒUR (Lentement, avec gravité)

Les dieux ne punissent pas l'homme pour son rêve,
Mais pour son aveuglement.
Ils ne sont pas cruels, mais justes.
Tu cherches la grandeur, Démétrios, mais sache ceci :
L'homme ne trouve la vérité qu'au moment où il se brise.
La grandeur de l'âme n'est pas dans ce qu'on acquiert,
Mais dans ce qu'on accepte de perdre.
Les dieux donnent, mais ils ôtent aussi,
Et seul celui qui sait accepter la perte
Peut espérer trouver un jour la paix.

Démétrios se tient là, les bras tendus vers le ciel. Il semble méditer sur les paroles du Chœur. La scène devient plus sombre alors qu'il se laisse tomber à genoux, tout son corps marqué par la douleur.

La lumière est faible, presque surnaturelle. Démétrios, à genoux, est en pleine méditation, comme une figure de désespoir mais aussi de réconciliation intérieure. Le Chœur s'approche lentement, leur voix grave résonnant dans le silence pesant.

CHŒUR

Le destin est un maître implacable,
Mais dans la soumission à ce destin,
L'homme trouve parfois une liberté plus grande.
Où se cache la gloire, si ce n'est dans l'ombre ?
L'âme des hommes s'élève quand elle accepte
L'injustice des dieux, non dans le ressentiment,
Mais dans l'acceptation des lois immuables.
Car le véritable savoir vient de ceux
Qui savent voir au-delà de la douleur,
Qui comprennent que, dans la chute,
Il y a un commencement, non une fin.

DÉMÉTRIOS (Le regard tourné vers le ciel, la voix brisée mais pleine de sagesse)

J'ai tout vu, j'ai tout perdu... Mais maintenant,
Je vois enfin. La grandeur que je cherchais,
Elle n'est pas dans les trônes, ni dans les victoires.
Elle est dans l'acceptation de ma fragilité.
Les dieux m'ont brisé, mais c'est dans cette brisure
Que je trouve enfin la paix.
Que puis-je faire d'autre, si ce n'est accepter
Ce que les dieux ont fait de moi ?

CHŒUR

Le chemin de la souffrance mène à la rédemption,
Et celui qui, dans l'humilité, accepte son sort,

Se libère de la tyrannie des illusions.
Démétrios, toi qui t'es perdu dans l'orgueil,
Tu as trouvé la seule voie qui mène à la sagesse.
Il n'y a de liberté que dans l'acceptation de la fin,
Car la fin elle-même est un commencement.
Les dieux, dans leur justice, nous enseignent
Que celui qui tombe avec dignité se relève avec honneur.

Démétrios, les bras étendus, semble enfin comprendre les paroles du Chœur. Il se relève lentement, un calme nouveau dans ses yeux, et se tourne une dernière fois vers l'horizon. Le rideau tombe sur cette image de réconciliation finale, alors que le Chœur entonne un dernier refrain, concluant la tragédie.

CHŒUR (Lentement, avec une profonde solennité.)

Ainsi s'achève la quête d'un homme,
Et dans sa chute, il a trouvé la vérité.
Les dieux ont jugé, et l'homme, désormais,
S'est réconcilié avec l'ordre du monde.
Que chacun, dans sa vie, accepte la loi des dieux,
Car dans la soumission se cache la plus grande des libertés.

Le rideau tombe.

Le théâtre est plongé dans un silence lourd. Le Chœur entre lentement, vêtu de noirs manteaux, la tête ceinte de rameaux d'olivier fanés. Les torches vacillent. Le chant commence dans un souffle, s'élève, s'effondre, recommence. Le ton est incantatoire.

CHŒUR

Écoutez, dieux anciens, la plainte des mortels.

Le feu s'est tu dans la forge des hommes,

Et celui qui rêva d'imposer l'harmonie

Gît, froid, au seuil des lois brisées.

Démétrios, enfant de la raison farouche,

Tu as défié le chaos — et le chaos t'a brisé.

Nulle cité ne demeure quand l'ordre veut tout plier.

Les astres rient, muets dans leur course parfaite,

Et les dieux détournent les yeux de ceux

Qui veulent régner sans trembler.

Car l'homme est souffle, ombre, mesure et limite.

Tu voulais éteindre la foudre,

Mais c'est toi que la foudre a choisi.

Ton silence hurle dans l'éther que tu croyais dompter.

CHŒUR

Heureux celui qui connaît sa place !

Heureux celui qui, né pour souffrir, ne rêve pas de régner !

Mais toi, Démétrios, fils d'une cité sans oracle,

Tu as dressé des lois contre les lois anciennes.

Tu as pris la justice pour épée,

Mais l'épée te fut fatale.

Tu es tombé comme l'arbre immense

Que nul vent ne plie sans le rompre.

Le chœur marque une pause. Trois voix s'élèvent tour à tour, isolées, comme des stèles dressées dans la nuit.

VOIX 1 – LA SAGESSE

Il avait tout pesé, tout calculé,
Mais il n'avait pas vu les pleurs.
Il avait tout prévu, sauf le cœur des vivants,
Et c'est là que naît la révolte.

VOIX 2 – LA PITIÉ

Je l'ai vu pleurer, trop tard.
Je l'ai vu regarder les siens
Avec des yeux lavés par la mort.
Il n'était plus roi — mais il était homme.

VOIX 3 – LA VÉRITÉ

Rien ne subsiste, sinon le cri.
Et ce cri, nous l'entendrons longtemps
Dans les ruines d'Epidaure,
Et dans nos propres démesures.

CHŒUR

Voyez ! Voyez la roue des destins !
Elle tourne, lente, sourde aux prières,
Et tout ce qu'elle élève, elle l'écrase.
Tel est le poids des siècles,
Telle est la loi des vivants :

Nul ne règne sans deuil, nul ne parle sans faute.
Les dieux tissent leurs énigmes dans la trame des jours,
Et l'homme, aveugle d'espoir, les défait en croyant bâtir.
Ô Démétrios, flambeau des lois,
Ton feu s'éteint dans la brume des regrets.
Tu as bâti sur la pierre, mais la pierre saigne.

CHŒUR

Les murs d'Epidaure retentissent encore
Des mots gravés dans la chair de ton œuvre.
Mais qui lit encore quand le vent emporte la cendre ?
Les voix du peuple, aujourd'hui, murmurent ton nom
Avec stupeur, avec rage, avec peine.
Tu as dressé l'ordre contre le cœur —
Et le cœur t'a jugé.

CHŒUR

Nul ne peut vaincre le monde sans courber l'échine.
Qui gouverne sans amour règne en tyran,
Et même les plus nobles desseins
Pourrissent sans racine.
Apprends, ô cité, que l'équité
Sans écoute est une pierre morte.
Apprends, ô homme, que la rigueur sans grâce
Frappe deux fois : le peuple, et son juge.

La musique s'adoucit, puis s'efface. Le Chœur se rassemble au centre. Une voix unique, grave, s'élève — celle du Coryphée, incarnant la voix de l'Histoire, ou peut-être des dieux eux-mêmes.

CORYPHÉE

Il fut des hommes qui voulurent sculpter la justice

Dans le marbre des lois.

Il fut des hommes qui crurent qu'un monde parfait

Pouvait naître de la raison pure.

Mais la souffrance humaine,

La douleur du faible,

La peur de l'enfant,

Ne connaissent point les édits.

Elles veulent qu'on les entende.

CHŒUR

Salut à toi, Démétrios,

Toi qui voulais trop bien faire.

Salut à toi, martyr des lois,

Toi qui régnais sans mensonge,

Mais sans pardon.

CHŒUR

Nous garderons ton nom,

Non comme un blâme, non comme un chant de gloire,

Mais comme une leçon douloureuse.

Car l'homme n'est ni ange ni démon :

Il est fragile.

CHŒUR

Et celui qui veut le redresser sans le comprendre

Creuse lui-même sa propre tombe.

Que les vivants s'en souviennent :

La justice est une lyre,

Et qui l'accorde sans cœur

La brise à jamais.

(Silence. Puis, tout bas, comme une prière d'adieu.)

CORYPHÉE

Que les ombres accueillent Démétrios,

Non comme un roi tombé,

Mais comme un homme revenu parmi les siens.

(Le chœur sort lentement, les torches s'éteignent une à une.
L'obscurité tombe, lourde et sacrée.)

NOIR

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.

Avant toute exploitation

publique, professionnelle ou amateur,

vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

Pour toutes questions, contactez-moi par mail :

frndzeric@gmail.com

ANNEXES

Fiche personnages

Antheia :

Rôle : Gardienne de la mémoire de Déméter et du passé. Incarnation de la résistance à l'oubli et du lien avec la terre nourricière.

Motivation : Préserver le souvenir de Déméter et réveiller la conscience de son peuple face à la stérilité croissante.

Caractéristiques Essentielles : Obstinée, lyrique, profondément connectée aux traditions et à la nature.

Lien avec Déméter Mourante : Sa voix est l'écho terrestre de la souffrance de la déesse et de la terre. Elle ressent physiquement et spirituellement le dépérissement.

Thalos :

Rôle Principal : Poète exilé, témoin lucide de la désolation. Cherche à travers ses mots à raviver la mémoire et à dénoncer la folie du présent.

Motivation : Comprendre et exprimer la tragédie en cours, alerter sur les conséquences de l'oubli et de l'exploitation.

Caractéristiques Essentielles : Observateur, éloquent, porteur d'une conscience critique.

Lien avec Déméter Mourante : Ses poèmes sont des lamentations sur la perte de la fertilité et de la beauté du monde. Il cherche à donner une voix à la terre qui souffre.

Roi Kalidès :

Rôle : Tyran imbu de sa vision d'un "nouvel avenir" détaché du passé. Figure de l'orgueil et de la déconnexion avec les cycles naturels.

Motivation : Consolider son pouvoir en effaçant les traditions et en exploitant la terre sans considération pour sa pérennité.

Caractéristiques Essentielles : Autoritaire, aveuglé par son ambition, insensible à la souffrance de la terre et de son peuple.

Lien avec Déméter Mourante : Il est l'agent direct de sa "mort" symbolique à travers la destruction de son culte et l'exploitation irraisonnée de la terre.

Épuisement de la Terre (Déméter Mourante) :

Rôle Principal : Personnage silencieux mais omniprésent. Incarnation physique et spirituelle de la dégradation environnementale et de la perte de fertilité.

Motivation : Exprimer sa souffrance à travers la stérilité, la sécheresse, la rareté des ressources. Rappeler le lien vital entre l'humanité et la nature.

Caractéristiques Essentielles : Silencieuse, mais ses manifestations sont éloquentes : terres arides, récoltes maigres, puits taris, climat instable. Elle est la conséquence visible de l'oubli et de l'avidité.

Lien avec les autres personnages :

Antheia : La ressent comme une mère blessée, sa propre vitalité déclinant en écho.

Thalos : Ses mots cherchent à traduire son silence douloureux.

Roi Kalidès : Ignore ou nie sa souffrance, la considérant comme un obstacle à son progrès.

Chœur : Leur état physique et émotionnel est directement lié à son déclin.

Personnages Secondaires :

Chœur : Voix du peuple, initialement soumis et résigné, dont l'état physique et moral se détériore avec la terre. Leur évolution reflète une prise de conscience progressive.

Démétrios : Figure tardive puisqu'héritier d'un monde en déclin, confronté à la futilité de la guerre dans un contexte de pénurie et de terre épuisée.

Agonès : Émissaire pragmatique du roi, représentant d'une logique de pouvoir qui ignore les conséquences environnementales.

Éphraïm et Théron : Conseillers de Démétrios, offrant différentes perspectives sur la crise et le destin dans un monde aux ressources limitées.

Mégaron : Figure allégorique de la fin, dont l'apparition symbolise les conséquences ultimes de la négligence envers la terre.

Analyse littéraire

"Les Fleurs du Néant" se dresse comme une œuvre théâtrale contemporaine qui, puisant avec une conscience aiguë dans l'héritage de la tragédie grecque, s'aventure sur des territoires thématiques d'une brûlante actualité. Au croisement de la mémoire collective, des dynamiques oppressives du pouvoir et de la crise écologique latente, la pièce déploie une méditation poignante sur la fragilité de notre rapport au passé et à la Terre. Cette analyse se propose d'explorer en profondeur l'articulation de ces thèmes, en s'appuyant sur un cadre théorique issu des études classiques, de la philosophie politique et de la pensée environnementale, afin de révéler la richesse et la complexité de cette tragédie moderne.

I. La Mémoire en Crise : Un Combat Ontologique et Politique

La tragédie grecque, comme l'a magistralement démontré Marcel Detienne dans *L'Invention de la mythologie*, est un espace où la mémoire collective est mise à l'épreuve, où les récits fondateurs sont interrogés et parfois déchirés. "Les Fleurs du Néant" perpétue cette tradition en érigeant la mémoire comme un champ de bataille ontologique et politique. L'entreprise d'effacement mémoriel orchestrée par le roi Kalidès ne vise pas seulement à asseoir son pouvoir, mais à remodeler l'identité même de son peuple, à le priver de ses racines et de sa capacité à tirer des leçons du passé.

Antheia, figure emblématique de la résistance mémorielle, se dresse comme une Mnémosyne moderne, gardienne d'un savoir vital. Son combat solitaire, puis rejoint par d'autres, rappelle la

tension tragique entre l'individu et la cité, explorée par Sophocle notamment dans Antigone. Sa parole poétique, incantatoire, est un acte de réappropriation du passé, une tentative de réinscrire le souvenir de Déméter dans le présent.

Thalos, le poète exilé, endosse le rôle du vates, du prophète et du témoin. Ses lamentations sur la perte de la fertilité et de la beauté du monde font écho aux threnos antiques, ces chants de deuil qui expriment la douleur face à la destruction. Sa quête de mots justes pour dire la tragédie en cours souligne le rôle crucial du langage dans la préservation de la mémoire et la dénonciation de l'injustice.

II. La Démesure du Pouvoir et la Cécité Écologique

L'hybris du roi Kalidès, cette arrogance qui le pousse à transgresser les limites et à défier l'ordre naturel, constitue un moteur tragique essentiel. Son désir de construire un avenir abstrait, déconnecté des cycles de la terre, illustre une forme de cécité écologique aux conséquences désastreuses.

Cette cécité trouve un écho dans les critiques contemporaines de l'anthropocentrisme radical, telles que celles développées par Donna Haraway dans *Staying with the Trouble*, qui plaident pour une réévaluation de notre place au sein du vivant et une reconnaissance de l'interdépendance de toutes les formes de vie.

La tragédie de Kalidès est celle d'un pouvoir qui, dans sa quête d'une domination sans partage, détruit les fondements mêmes de sa propre existence. Son incapacité à reconnaître la valeur intrinsèque de la nature et à respecter ses limites le conduit inéluctablement à la catastrophe.

III. L'Épuisement de la Terre comme Personnage Tragique et Allégorie

L'élévation de l'Épuisement de la Terre (Déméter Mourante) au statut de personnage tragique confère à la pièce une dimension profondément novatrice et allégorique.

À travers la stérilité, la sécheresse et la raréfaction des ressources, la Terre exprime une souffrance silencieuse qui rappelle les analyses de James Lovelock sur l'hypothèse Gaïa, qui considère la Terre comme un système vivant autorégulé. La "maladie" de la terre

dans la pièce est le symptôme d'un déséquilibre profond causé par l'action humaine.

La "mort" progressive de Déméter symbolise la perte du lien sacré entre l'humanité et la nature, une rupture dénoncée par des penseurs comme Val Plumwood dans *Feminism and the Mastery of Nature*. Cette perte n'est pas seulement matérielle, elle est aussi spirituelle et culturelle, privant la communauté de ses repères et de sa capacité à se projeter dans l'avenir.

IV. Résonances Philosophiques et Littéraires

Philosophie de la Mémoire : Les réflexions de Paul Ricœur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* éclairent la complexité des processus mémoriels et les enjeux éthiques et politiques de l'oubli imposé. La lutte d'Antheia peut être vue comme une tentative de maintenir une "mémoire vive" face à une "mémoire manipulée".

Philosophie Politique : La figure de Kalidès interroge les dérives du pouvoir totalitaire, un thème exploré par Hannah Arendt dans *Les Origines du totalitarisme*. Son entreprise d'effacement de la mémoire est une forme de contrôle idéologique radical.

Littérature et Écologie : La pièce s'inscrit dans un courant croissant de la littérature qui explore les liens entre l'humain et le non-humain, à l'instar d'auteurs comme J.M.G. Le Clézio, dont l'œuvre est souvent marquée par une profonde sensibilité à la nature et à la perte de biodiversité.

Conclusion

"Les Fleurs du Néant" se révèle ainsi être bien plus qu'une simple réécriture de la tragédie grecque. Elle constitue une œuvre d'une grande richesse intellectuelle et émotionnelle, qui utilise les outils du théâtre pour interroger des questions fondamentales de notre temps. En tissant ensemble les thèmes de la mémoire, du pouvoir et de l'épuisement des ressources, la pièce nous confronte à notre responsabilité envers le passé et l'avenir de notre planète. Elle nous rappelle avec force que la véritable prospérité ne peut advenir que dans le respect des cycles naturels et dans la reconnaissance de notre interdépendance avec le vivant. La tragédie de "Les Fleurs du Néant" est un avertissement poignant, une invitation à cultiver la mémoire non seulement de notre histoire humaine, mais aussi de

notre lien vital avec la Terre, avant que le néant ne consume les dernières traces de notre humanité.

Dossier Pédagogique

"Les Fleurs du Néant" - Mémoire, Pouvoir et Épuisement : Une Tragédie Moderne pour le XXI^e Siècle

Public Cible : Étudiants universitaires (Lettres Modernes, Études Théâtrales, Philosophie, Sciences Politiques, Études Environnementales), professeurs du secondaire (Lettres, Histoire-Géographie, Philosophie).

Objectifs Pédagogiques Généraux :

Analyser les résonances de la tragédie grecque dans une œuvre contemporaine.

Comprendre l'interrelation complexe entre mémoire collective, pouvoir politique et crise écologique.

Développer une lecture critique et interdisciplinaire de l'œuvre.

Favoriser la réflexion philosophique sur les enjeux éthiques et politiques soulevés par la pièce.

Acquérir des outils d'analyse littéraire et théâtrale avancés.

Sommaire :

Présentation de l'Œuvre et de son Auteur

Contexte de création et intentions de l'auteur.

Synthèse de l'intrigue et présentation des personnages principaux.

Genèse du projet : influences littéraires et philosophiques initiales.

Ancrages dans la Tragédie Grecque : Héritage et Modernité

Structure dramatique : actes, scènes, rôle du chœur.

Figures tragiques : hybris, anagnorisis, peripeteia.

Thèmes fondamentaux revisités : mémoire, destin, justice.

Références intertextuelles potentielles (Eschyle, Sophocle, Euripide).

Pistes de travail universitaire : Analyse comparative de la structure et des figures tragiques avec des tragédies grecques spécifiques. Étude de la fonction du chœur dans la pièce et sa relation avec le chœur antique (cf. études de Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet sur le théâtre grec).

Les Thèmes Centraux : Analyse Interdisciplinaire

La Mémoire et l'Oubli :

Enjeux politiques de la manipulation de l'histoire.

Le rôle de la mémoire collective dans la construction identitaire (cf. Maurice Halbwachs, Les Cadres sociaux de la mémoire).

La résistance à l'oubli comme acte politique et éthique.

Pistes de travail universitaire : Étude de la représentation de la mémoire traumatique et de la transmission du passé. Analyse des stratégies narratives pour figurer l'oubli et la remémoration.

Le Pouvoir et la Tyrannie :

Les mécanismes de l'oppression et de la déshumanisation.

La figure du tyran et ses motivations (cf. lectures de Hannah Arendt sur le totalitarisme).

Les formes de résistance individuelle et collective.

Pistes de travail universitaire : Analyse du discours du pouvoir dans la pièce. Étude des représentations de la légitimité et de la désobéissance civile.

L'Épuisement des Ressources et la Crise Écologique :

La métaphore de Déméter mourante comme incarnation de la dégradation environnementale.

Les liens entre exploitation de la nature et perte spirituelle (cf. la pensée d'auteurs comme Rachel Carson, Vandana Shiva).

La tragédie d'une civilisation qui consume ses propres fondations.

Pistes de travail universitaire : Analyse de l'éco-critique de la pièce. Étude de la représentation de la nature et de la crise écologique au théâtre. Exploration des liens entre justice sociale et justice environnementale dans l'œuvre.

Les Personnages : Fonctions Dramatiques et Complexité Psychologique

Analyse approfondie des motivations, des conflits internes et de l'évolution des personnages principaux (Antheia, Thalos, Kalidès, Démétrios).

Le rôle de l'Épuisement de la Terre (Déméter Mourante) comme personnage allégorique.

Les personnages secondaires et leur contribution aux thèmes de la pièce.

Pistes de travail universitaire : Étude des archétypes tragiques revisités. Analyse des dynamiques interpersonnelles et des enjeux de pouvoir au sein des relations entre les personnages.

Langage et Style : Poétique de la Tragédie Moderne

Analyse du langage : lyrisme, figures de style, registres de langue.

La fonction des monologues et des dialogues dans l'exposition des idées et des émotions.

L'importance des didascalies et de l'espace scénique.

Pistes de travail universitaire : Étude de la dimension performative du langage théâtral. Analyse comparée du langage de la pièce avec celui de la tragédie grecque.

Pistes Pédagogiques et Activités pour Différents Niveaux

Secondaire :

Lecture analytique d'extraits clés.

Débats sur les thèmes de la mémoire et du pouvoir.

Travail sur la caractérisation des personnages.

Mise en scène de séquences.

Réflexion sur les liens avec l'actualité (manipulation de l'information, enjeux environnementaux).

Universitaire :

Dissertations et commentaires de texte approfondis.

Séminaires thématiques (Tragédie et modernité, Mémoire et politique, Éco-théâtre).

Recherches comparatives avec d'autres œuvres littéraires et philosophiques.

Analyses de mises en scène potentielles.

Projets de création (adaptation, mise en lecture).

Bibliographie Sélective et Orientations Bibliographiques Complémentaires

Théâtre Grec :

Vernant, Jean-Pierre et Vidal-Naquet, Pierre. Mythe et Tragédie en Grèce ancienne. La Découverte.

Detienne, Marcel. L'Invention de la mythologie. Gallimard.

Goldhill, Simon. Reading Greek Tragedy. Cambridge University Press.

Mémoire Collective :

Halbwachs, Maurice. Les Cadres sociaux de la mémoire. Albin Michel.

Nora, Pierre (dir.). Les Lieux de mémoire. Gallimard.

Ricœur, Paul. La Mémoire, l'histoire, l'oubli. Seuil.

Philosophie Politique :

Arendt, Hannah. Les Origines du totalitarisme. Fayard.

Foucault, Michel. Surveiller et punir. Gallimard.

Butler, Judith. Trouble dans le genre. La Découverte.

Pensée Écologique et Éco-critique :

Carson, Rachel. Silent Spring. Houghton Mifflin Harcourt.

Latour, Bruno. Politiques de la nature. La Découverte.

Plumwood, Val. Feminism and the Mastery of Nature. Routledge.

Haraway, Donna. Staying with the Trouble. Duke University Press.

Jonas, Hans. Le Principe responsabilité. Flammarion.

Théâtre Contemporain et Engagement :

Essais sur le théâtre politique et écologique contemporain.

Études de cas d'autres œuvres théâtrales abordant des thèmes similaires.

Ressources Complémentaires en Ligne

Liens vers des articles académiques, des entretiens avec des spécialistes, des captations de spectacles pertinents.

Suggestions de corpus comparables (textes littéraires, articles de presse, documentaires).

Conclusion

"Les Fleurs du Néant" offre un terrain d'étude riche et stimulant pour les étudiants et les enseignants de diverses disciplines. Sa résonance avec les préoccupations majeures de notre époque – la fragilité de la mémoire face aux pouvoirs manipulateurs, les impératifs d'une gestion durable des ressources, la nécessité d'une éthique de la responsabilité envers la Terre – en fait une œuvre essentielle pour une réflexion critique et engagée sur le monde contemporain. Ce dossier pédagogique vise à fournir un cadre d'analyse rigoureux et interdisciplinaire pour explorer la complexité et la pertinence de cette tragédie moderne.

Dossier de Mise en Scène : "Les Fleurs du Néant"

Note d'Intention au Metteur en Scène

"Les Fleurs du Néant" résonne en moi comme une tragédie archaïque et profondément contemporaine. Elle nous confronte à la fragilité de la mémoire, à la violence sourde du pouvoir et à la crise écologique qui menace notre monde. Ma vision de la mise en scène

s'articule autour de la tension entre la monumentalité du mythe grec et la palpable urgence des thèmes abordés. Je souhaite créer un espace scénique à la fois épuré et évocateur, où les corps et les voix des acteurs porteront le poids de l'histoire et la fragilité de l'espoir. L'épuisement de la terre, personnifié par une présence scénique subtile mais constante, sera au cœur de cette tragédie, un rappel silencieux des conséquences de l'oubli et de la démesure.

I. Concept Scénographique

Espace Scénique : Un espace ouvert, potentiellement circulaire ou semi-circulaire, évoquant l'agora antique mais aussi la blessure ouverte de la terre. Le sol sera texturé, rappelant la terre craquelée, parsemée de quelques éléments organiques (pierres brutes, traces de végétation desséchée).

Éléments Mobiles : Peu d'éléments fixes. Des structures modulables et déplaçables (panneaux bruts, cadres vides) pourront symboliser le temple en ruines, le palais austère de Kalidès, ou les espaces de mémoire d'Antheia. Leur manipulation à vue pourra souligner la fragilité des constructions humaines face au temps et à la nature.

Couleurs et Lumières : Une palette de couleurs terreuses, ocres, gris, avec des touches de noir pour symboliser le néant. La lumière jouera un rôle crucial, passant de clairs-obscur dramatiques à des éclairages rasants soulignant la texture du sol et des corps. Des projections subtiles (ombres mouvantes, textures organiques) pourront évoquer la présence de Déméter Mourante.

II. Costumes

Inspiration : Une esthétique intemporelle, inspirée de la Grèce antique mais épurée et stylisée. Des matières brutes (lin, laine) dans des tons naturels.

Différenciation des Personnages :

Antheia : Des couleurs plus douces, des drapés évoquant un lien organique avec la terre.

Thalos : Une silhouette plus sobre, des tons neutres.

Roi Kalidès : Des lignes plus rigides, des couleurs sombres, évoquant l'austérité du pouvoir.

Chœur : Des costumes homogènes mais avec des variations subtiles pour souligner leur individualité au sein du groupe. Des éléments organiques pourront être intégrés (feuilles séchées, terre).

Déméter Mourante (Présence Symbolique) : Pas de costume à proprement parler, mais une présence scénique constante et subtile : un espace laissé vide, une lumière particulière, une texture au sol spécifique, ou même un acteur/danseur dont les mouvements lents et douloureux évoquent le dépérissement.

III. Jeu des Acteurs et Direction d'Acteurs

Langage et Corps : Un travail précis sur la diction et le rythme du texte, en soulignant la poésie et la force des mots. Une physicalité ancrée dans la terre, exprimant la tension entre la résistance et le désespoir.

Le Chœur : Un corps collectif organique, capable d'exprimer la douleur, la peur, l'espoir et la mémoire du peuple. Un travail sur l'unisson et la polyphonie vocale et corporelle.

Relation aux Éléments : Les acteurs devront développer une conscience de leur relation à l'espace scénique et aux éléments (la terre, la lumière), en intégrant l'idée de la présence silencieuse de Déméter Mourante.

Rythme et Tension : Une progression dramatique maîtrisée, alternant des moments de tension intense et des plages de contemplation mélancolique.

IV. Musique et Son

Univers Sonore : Une création sonore immersive, mêlant des éléments organiques (souffle du vent, craquement de la terre, sons d'eau tarie) à des compositions musicales originales, évoquant à la fois l'antiquité et la modernité.

Fonction de la Musique : Souligner les émotions, créer des atmosphères, accompagner les moments de mémoire et de lamentation du chœur. L'absence de musique pourra également être significative, symbolisant le silence de la terre épuisée.

V. La Présence de l'Épuisement de la Terre (Déméter Mourante)

Choix Scénographiques : Comme mentionné précédemment, cela peut passer par un espace vide signifiant, une lumière spécifique et constante, une texture particulière au sol, ou la présence d'un acteur/danseur dont les mouvements lents et douloureux imprègnent l'espace.

Intéraction Subtile : Les acteurs pourront avoir des moments de contact indirect avec cet espace (Antheia se recueillant, le chœur se prostrant), soulignant leur conscience (ou leur inconscience) de cette présence.

Évolution Visuelle/Sonore : L'intensité de la présence de Déméter Mourante pourra évoluer au cours de la pièce, devenant plus oppressante à mesure que la stérilité s'étend.

VI. Axes de Travail avec les Acteurs

Exploration des Thèmes : Des discussions approfondies sur la mémoire collective, les mécanismes du pouvoir et la crise écologique.

Travail sur le Texte : Une attention particulière à la musicalité et à la polysémie du langage.

Improvisations : Explorer les relations entre les personnages et leur rapport à la terre et à la mémoire à travers des improvisations.

Training Physique et Vocal : Développer une présence scénique forte et une voix capable de porter la tragédie.

VII. Planning de Répétitions (Exemple)

Phase 1 (Lecture et Analyse) : Lectures collectives, analyse du texte, discussions thématiques, dramaturgie.

Phase 2 (Exploration Spatiale et Corporelle) : Travail sur le plateau, exploration des mouvements, relation à l'espace et aux éléments.

Phase 3 (Mise en Place et Rythme) : Intégration du texte et du mouvement, travail sur le rythme et la progression dramatique.

Phase 4 (Intégration des Éléments Techniques) : Lumière, son, costumes.

Phase 5 (Filages et Répétitions Générales).

Conclusion

Ma vision pour "Les Fleurs du Néant" est celle d'une tragédie poétique et engagée, qui résonne avec les urgences de notre temps tout en honorant la puissance du théâtre antique. En donnant une présence scénique forte à l'épuisement de la terre, en explorant la complexité des relations entre mémoire, pouvoir et nature, je souhaite offrir au public une expérience théâtrale immersive et une matière à réflexion profonde sur notre condition humaine et notre avenir.